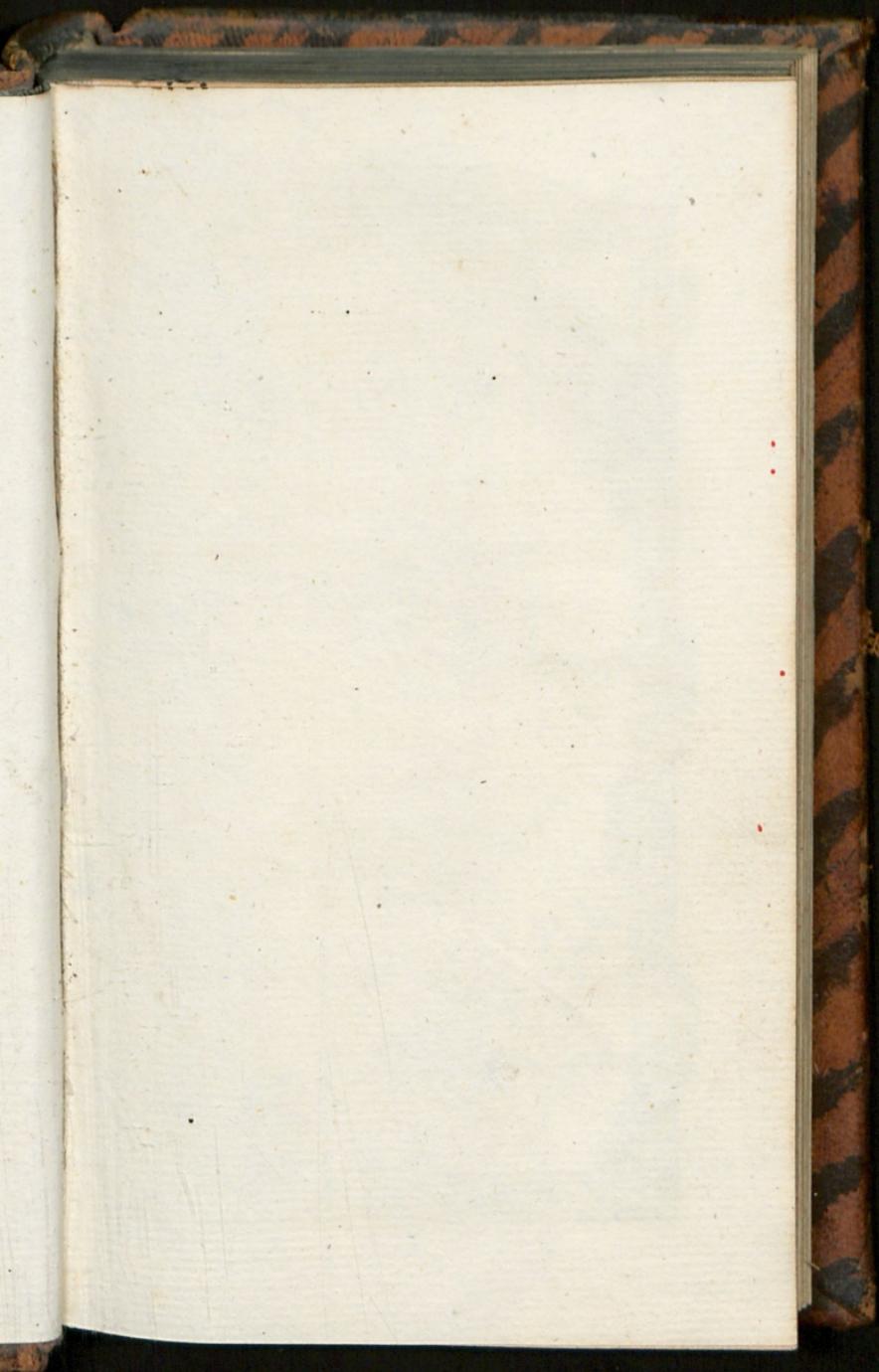


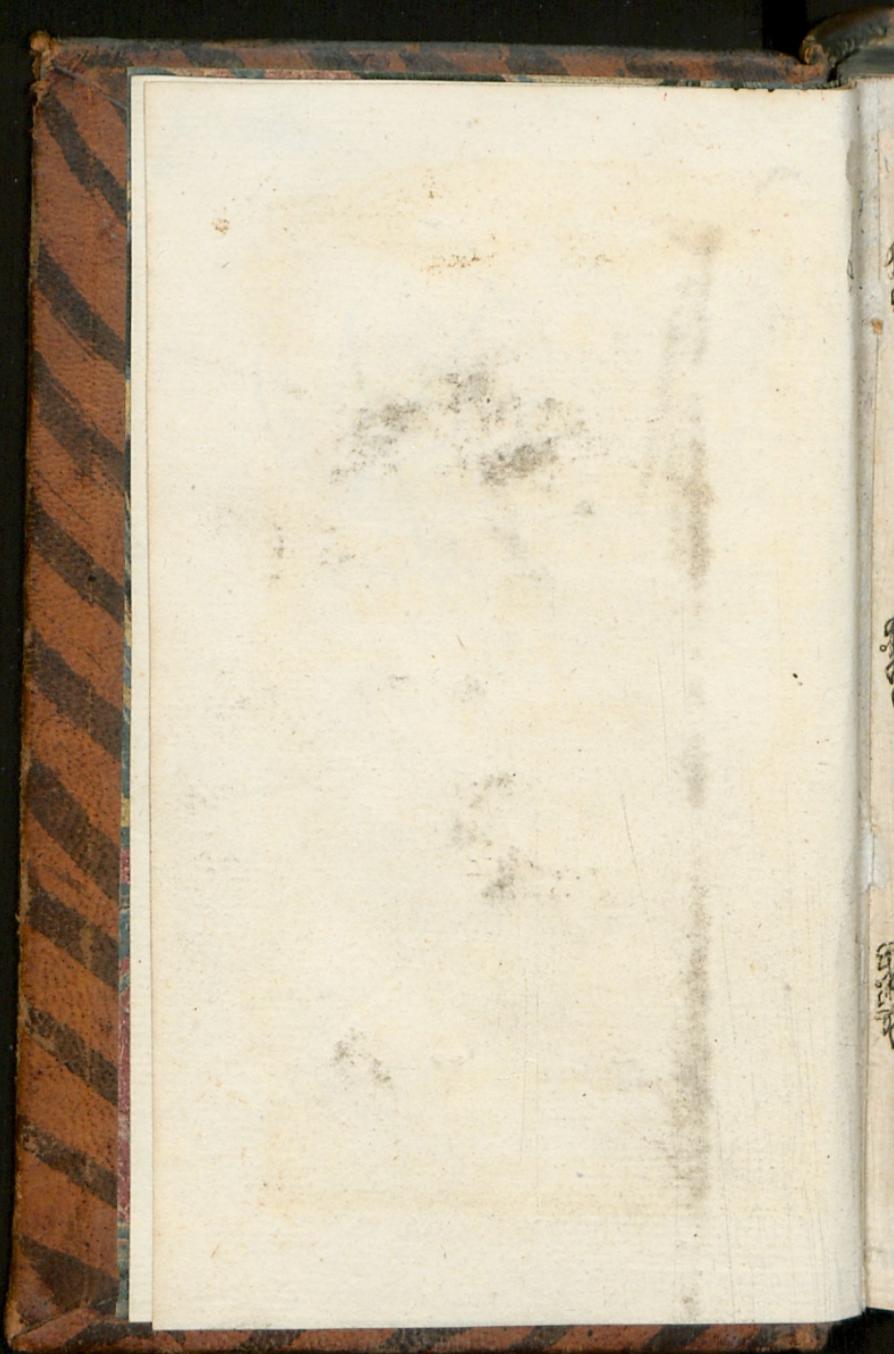
E 199a.



509.







LA
PUCELLE
D'ORLÉANS.

POÈME HEROÏ-COMIQUE.

PAR M. DE VOLTAIRE.

Desinit in pi scem formosa superne. HOR.

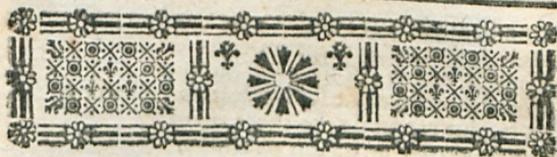
TOME. I .



GENÈVE
MDCCLVII







LA
PUCELLE
D'ORLÉANS.

CHANT PREMIER.

*Amours honnêtes de Charles VII & d'Agnes Sorel.
Siège d'Orléans par les Anglois. Apparition de
S. Denis. &c. &c. &c.*

Vous m'ordonnez de célébrer des saints ;
Ma voix est foible , & même un peu profane ;
Il faut pourtant vous chanter cette Jeanne ,
Qui fit , dit-on , des prodiges divins.
Elle affermit de ses pucelles mains
Des fleurs de lys la tige Gallicane ;
Sauva son Roi de la rage Anglicane ;
Et le fit oindre au maître-autel de Rheims ;
Jeanne montra sous féminin visage ,
Sous le corset & sous le cotillon
D'un vrai Roland le vigoureux courage.
Paimerois mieux le soir pour mon usage

Tome I.

Une beauté douce comme un mouton ;
 Mais Jeanne d'Arc eut un cœur de lion :
 Vous le verrez , si lisez cet ouvrage.
 Vous tremblerez de ses exploits nouveaux ;
 Et le plus grand de ses rares travaux
 Fut de garder un an son pucelage.

O Chapelain ! toi dont le violon
 De discordante & gotique mémoire ;
 Sous un archet maudit par Apollon ,
 D'un ton si dur à raclé son histoire :
 Vieux Chapelain , pour l'honneur de ton art ;
 Tu voudrois bien me prêter ton génie.
 Je n'en veux point , c'est pour la Motte-Houdart,
 Ou pour quelqu'un de son académie.

Le bon Roi Charles , au printemps de ses jours ,
 Au temps de Pâque , en la cité de Tours ,
 A certain bal (ce Prince aimoit la danse)
 Avoit trouvé pour le bien de la France
 Une beauté nommée Agnès Sorel.
 Jamais l'amour ne forma rien de tel.
 Imaginez de Flore la jeuneffe ,
 La taille & l'air de la Nimphe des Bois ;
 Et de Vénus la grace enchanteresse ,
 Et de l'amour le séduisant minois ,
 L'art d'Aracné, le doux chant des sirènes ;
 Elle avoit tout ; elle auroit dans ses chaînes
 Mis les Héros , les Sages & les Rois :
 La voir , l'aimer , sentir l'ardeur brûlante
 Des doux désirs en leur chaleur naissante ;
 Lorgner Agnès , soupirer & trembler ,
 Perdre la voix en voulant lui parler ,
 Presser ses mains d'une main carressante ;
 Laisser briller sa flamme impatiente ,

Montrer son trouble , en causer à son tour ,
Lui plaire , enfin , fut l'affaire d'un jour.
Princes & Rois vont très-vite en amour.
Agnès voulut , sçavante en l'art de plaire ,
Couvrir le tout des voiles du mystère ;
Voile de gaze & que les courtisans
Percent toujours de leurs yeux malfaisans.

Donc , pour cacher comme on put cette affaire ,
Le Roi choisit le Conseiller Bonneau ,
Confident sûr , & très-bon Tourangeau :
Il eut l'emploi , qui certes n'est pas mince ,
Et qu'à la Cour où tout se peint en beau ,
Nous appellons être l'ami du Prince ,
Mais qu'à la Ville , & surtout en Province ,
Les gens grossiers ont nommé maquereau.
Monsieur Bonneau sur le bord de la Loire ,
Étoit Seigneur d'un fort joli château ,
Agnès un soir s'y rendit en bateau ,
Et le Roi Charles y vint à la nuit noire.
On y soupa , Bonneau servit à boire.
Tout fut sans faste , & non pas sans apprêts.
Festins des Dieux vous n'êtes rien auprès ,
Nos deux amans pleins de trouble & de joie ,
Ivres d'amour , à leur désirs en proie ,
Se renvoyoient des regards enchanteurs ,
De leurs plaisirs brûlants avant-coureurs.
Les doux propos , libres sans indécence ,
Aiguillonnoient leur vive impatience.
Le Prince en feu des yeux la dévorait ;
Contes d'amour d'un air tendre il faisoit ,
Et du genou ; du genou la pressoit.

Le souper fait , on eut une musique ,
Italienne en genre cromatique ;

On y mêla trois différentes voix
Aux violons, aux flutes, aux haut-bois.
Elles chantoient l'allégorique histoire
De cent Héros qu'amour avoit domptés,
Et qui pour plaire à de tendres beautés
Avoient quitté les faveurs de la gloire.
Dans un réduit cette musique étoit,
Près de la chambre où le bon Roi soupoit.
La belle Agnès discrète, retenue,
Entendoit tout, & d'aucuns n'étoit vue.

Déjà la lune est au haut de son cours,
Voilà minuit, c'est l'heure des amours.
Dans une alcove artistement dorée,
Point trop obscure & point trop éclairée,
Entre deux draps que la Frise a tissés,
D'Agnès Sorel les charmes sont reçus.
Près de l'alcove une porte est ouverte,
Que Dame Alix, suivante très-experte,
En s'en allant oublia de fermer.
O! vous amants, vous qui sçavez aimer!
Vous voyez bien l'extrême impatience
Dont pétilloit notre bon Roi de France.
Sur ses cheveux en tresses retenus,
Parfums exquis sont déjà répandus.
Il vient, il entre au lit de sa maîtresse;
Moment charmant de joie & de tendresse!
Le cœur leur bat, l'amour & la pudeur,
Au front d'Agnès font monter la rougeur.
La pudeur passe & l'amour seul demeure.
Son tendre amant l'embrasse tout à l'heure.
Ses yeux ardents, éblouis, enchantés,
Avidemment parcourent ses beautés.
Qui n'en seroit en effet idolâtre?

Sous un cou blanc qui fait honte à l'albâtre,
Sont deux têtons séparés, faits au tour,
Allans, venans, arrondis par l'amour :
Leur boutonnet est de couleur de rose ;
Téton charmant ! qui jamais ne repose,
Vous invitiés les mains à vous presser,
L'œil à vous voir, la bouche à vous baiser.

Pour mes lecteurs tous plein de complaisance,
J'allois montrer à leurs yeux ébaubis,
De ce beau corps les contours arrondis ;
Mais la vertu qu'on nomme bienséance,
Vient arrêter mes pinceaux trop hardis.

Tout est beauté, tout est charmes dans elle.
La volupté dont Agnès à sa part,
Lui donne encor une grace nouvelle ;
Elle l'anime ; amour est un grand fard,
Et le plaisir embellit toute belle.
Trois mois entiers nos deux jeunes amants
Furent livrés à ces ravissements.

Du lit d'amour ils vont droit à la table.
Un déjeuné restaurant, délectable,
Rend à leur sens leur première vigueur ;
Puis pour la chasse épris de même ardeur,
Ils vont tous deux sur des chevaux d'Espagne
Suivre cent chiens japents dans la campagne.
A leur retour on les conduit aux bains ;
Pâtes, parfums, odeurs de l'Arabie,
Qui font la peau douce, fraîche & polie,
Sont prodigués sur eux à pleines mains.
Le dîné vient ; la délicate chère,
L'oiseau du phasé & le coq de bruyère,
De vingt ragoûts l'apprêt délicieux,

Charment le nez , le palais , & les yeux.
 Du vin d'aï la mousse pétillante ,
 Et du tokai la liqueur jaunissante ,
 Enchatouillant les fibres de cerveaux ,
 Portent un feu qui s'exahale en bons mots ;

Le dîné fait , on digere , on raisonne ,
 On conte , on rit , on médit du prochain ,
 On fait brailler des vers à maître Alain ,
 On fait venir des Docteurs de Sorbonne ,
 Des perroquets , un singe , un arlequin.

Le soleil baisse : une troupe choisie
 Avec le Roi court à la comédie :
 Et sur la fin de ce fortuné jour ,
 Le couple heureux s'enivre encor d'amour.

Plongés tous deux dans l'excès des délices ;
 Ils paroïssent en gouter les prémices :
 Toujours heureux & toujours plus ardents.
 Point de soupçons , encor moins de querelles ;
 Nulle langueur ; & l'amour & le temps
 Auprès d'Agnès ont oublié leurs aïles.
 Charles souvent disoit entre ses bras ,
 En lui donnant des baisers tout en flamme :
*Ma chere Agnès ! idole de mon ame !
 Le monde entier ne vaut pas vos appas.
 Vaincre & régner n'est rien qu'une folie.
 Mon Parlement me bannit aujourd'hui :
 Au fier Anglois la France est asservie :
 Ah ! qu'il soit Roi ! mais qu'il me porte envie !
 Pai votre cœur , je suis plus Roi que lui.
 Un tel discours n'est pas trop heroïque ;
 Mais un héros , quand il tient dans un lit
 Maîtresse honnête , & que l'amour le pique ,*

Peut s'oublier, & ne sçait ce qu'il dit.

Comme il menoit une joyeuse vie,
Tel qu'un abbé dans sa grasse abbaye,
Le prince Anglois, toujours plein de furie,
Toujours aux champs, toujours armé, botté,
Le pot en tête, & la dague au côté,
Lance en arrêt, abaissant la visiere,
Fouloit aux pieds la France prisonniere.
Il marche, il vole, il renverse en son cours
Les murs épais, les menaçantes tours,
Répand le sang, prend l'argent, taxe, pille,
Livre aux soldats & la mere & la fille,
Fait violer des couvens de nonains,
Boit le muscat des Peres Bernardins,
Frappe en écus l'or qui couvre les Saints;
Et sans respect pour Jesus ni Marie,
De mainte Église il fait mainte écurie:
Ainsi qu'on voit dans une bergerie
Des loups sanglans, de carnage alterés,
Et sous leurs dents les troupeaux déchirés;
Tandis qu'au loin couché dans la prairie,
Colin s'endort sur le sein d'Égérie,
Et que son chien près d'eux est occupé
A se saifir des restes du foupé.

Or, du plus haut du brillant apogée,
Séjour des Saints, & fort loin de nos yeux,
Le bon Denis, précheur de nos ayeux,
Vit les malheurs de la France affligée,
L'état horrible où l'Anglois l'a plongée;
Paris aux fers, & le Roi très-Chrétien,
Baissant Agnès, & ne songeant à rien.
Le bon Denis est patron de la France,
Ainsi que Mars fut le saint des Romains,

Ou bien Pallas chés les Athéniens.
 Il faut pourtant en faire différence,
 Un Saint vaut mieux que tous les Dieux Payens.

Ah! par mon chef! dit-il, il n'est pas juste
 De voir ainsi tomber l'empire auguste,
 Ou de la foi j'ai planté l'étendart.
 Trône des lys, tu cours trop de hazards:
 Sang des Valois, je ressens tes miseres.
 Ne souffrons pas que les superbes freres
 De Henri cinq, sans droit & sans raison,
 Chassent ainsi le fils de la maison.
 J'ai, quoique Saint, & Dieu me le pardonne!
 Aversion pour la race Bretonne.
 Car, si j'en crois le livre des destins,
 Un jour ces gens raisonneurs & mutins;
 Se gausseront des saintes décrétales;
 Déchireront les Romaines annales;
 Et tous les ans le Pape brûleront.
 Vengeons de loin ce sacrilège affront.
 Mes chers François seront tous Catholiques.
 Ces fiers Anglois seront tous Hérétiques.
 Frappons; chassons ces dogues Britanniques;
 Punissons les par quelque nouveau tour;
 De tout le mal qu'ils doivent faire un jour.
 Des Gallicans ainsi parloit l'apôtre;
 De *maudissons* lardant sa patenôtre.

Et cependant que tout seul il parloit;
 Dans Orléans un conseil se tenoit.
 Par les Anglois cette Ville bloquée;
 Au Roi de France alloit être extorquée.
 Quelques Seigneurs & quelques Conseillers;
 Les uns pédans & les autres guerriers;
 Sur divers tons déplorant leur misere;

Pour leur refrain disoient , que faut-il faire ?
 Poron, la Hire , & le brave Dunois ,
 S'écrioient tous en se mordant les doigts :
Allons , amis , mourons pour la patrie ;
Mais aux Anglois vendons cher notre vie.
 Le Richemond crioit tout haut : *par Dieu !*
Dans Orléans il faut mettre le feu :
Et que l'Anglois qui pense ici nous prendre
N'ait rien de nous que fumée & que cendre.
 Pour la Trimouille , il disoit , attendons
Jusqu'à demain , & beau jeu nous verrons.
 Le Président Louvet , grand personnage ;
 D'un maintien grave , & qu'on eut pris pour sage ;
 Dit , *je voudrois que préalablement*
Nous fissions rendre Arrêt du Parlement
Contre l'Anglois , & qu'en ce cas énorme
Sur toute chose on procédât en forme.
 Sur cet affaire ils parloient tous fort bien ;
 Ils disoient d'or , & ne concluoient rien.

Comme ils parloient on vit par la fenêtre
 Je ne sçais quoi dans les airs apparôître.
 Un beau fantôme , au visage vermeil ,
 Sur un rayon détaché du soleil ,
 Des cieux ouvers fend la voute profonde.

Odeur de Saint se sentoit à la ronde.
 Le beau Denis dessus son chef avoit
 A deux pendans une mitre poinrue,
 D'or & d'argent , sur le sommet fendue.
 Sa dalmatique au gré des vents flottoit.
 Son front brilloit d'une sainte auréole.
 Son cou penché laissoit voir son étole.
 Sa main portoit ce bâton pastoral ,

Tome I,

Qui fut jadis le bâton augural.

A cet objet qu'on discernoit fort mal,
Voilà d'abord Monsieur de la Trimouille,
Paillard dévor, qui prie & s'agenouille.
Le Richemond, qui porte un cœur de fer,
Blasphémateur, jureur impitoyable,
Haussant la voix, dit, que c'étoit un diable,
Qui leur venoit du fin-fond de l'enfer,
Que ce seroit chose très-agréable
Si l'on pouvoit parler à Lucifer.
Maître Louvet s'en courut au plus vite
Chercher un pot tout rempli d'eau-bénite.
Poton, la Hire, & Dunois ébahis,
Ouvrent tous trois de grands yeux ébaubis.
Tous les Valets sont couchés sur le ventre.
L'objet approche, & le saint fantôme entre;
Tout doucement porté sur son rayon,
Puis donne à tous sa bénédiction.
Saudain chacun se signe & se prosterne;
Il les relève avec un air paterne.
Puis il leur dit, " ne faut vous effrayer;
" Je suis Denis, & Saint de mon métier.
" J'aimai la Gaule, & l'ai cathéchisée;
" Et ma bonne ame est très-scandalisée
" De voir Charlot, mon filleul tant aimé,
" Dont le pays en cendre est consumé,
" Et qui s'amuse, au lieu de se défendre,
" A deux térons qui ne cessé de prendre.
" J'ai résolu d'affister aujourd'hui
" Les bons François qui combattent pour lui:
" Je veux finir leur peine & leur misère.
" Tout mal, dit-on, guérit par le contraire;
" Or, si Charlot veut pour une catin
" Perdre la France & l'honneur avec elle,

29 J'ai résolu, pour sauver son destin,
 29 De me servir des mains d'une pucelle.
 29 Vous, si d'en-haut vous desirez les biens,
 29 Si vos cœurs sont & François & Chrétiens,
 29 Si vous aimez le Roi, l'État, l'Église,
 29 Assistez-moi dans ma sainte entreprise.
 29 Montrez le nid où convient de chercher
 29 Le vrai phénix que je veux dénicher.

A tant se tut le vénérable sire.
 Quand il eut fait, chacun se prit à rire.
 Le Richemond, né plaissant & moqueur,
 Lui dit, " ma foi, mon cher Prédicateur,
 " Monsieur le Saint, ce n'étoit pas la peine
 " D'abandonner le céleste domaine,
 " Pour demander à ce peuple méchant
 " Ce beau joyau que vous estimez tant :
 " Quand il s'agit de sauver une Ville,
 " Un pucelage est assez inutile.
 " Pourquoi d'ailleurs le prendre en ce pays ?
 " Vous en avez tant dans le paradis :
 " Rome & Lorette ont cent fois moins de cierges,
 " Que chez les Saints il n'est là-haut de vierges.
 " Chez les François, hélas ! il n'en est plus ;
 " Tous nos moutiers sont à sec là-dessus.
 " Nos francs Archers, nos Officiers, nos Princes,
 " Ont, dès longtemps, dégarni les Provinces.
 " Ils ont tous fait, en dépit de vos Saints,
 " Plus de bâtards encor que d'orphelins.
 " Monsieur Denis, pour finir nos querelles,
 " Cherchez ailleurs, s'il vous plaît, des pucelles.

Le Saint rougit de ce discours brutal.
 Puis, aussitôt il remonte à cheval
 Sur son rayon, sans dire une parole,

Pique des deux, & par les airs s'envôle,
Pour déterrer, s'il peut, ce beau bijou,
Qu'on tient si rare, & dont il semble fou.
Laiſſons-le aller : & tandis qu'il ſe perche
Sur un des traits qui vont porter le jour,
Ami lecteur, puiſſiez-vous en amour
Avoir le bien de trouver ce qu'il cherche ?



Jean

H

Ce

Ce

Se

Qu

Ce

Me

Air

Y

Où

Dis

Est

Ma



LA
PUCELLE
D'ORLÉANS.



CHANT SECOND.

*Jeanne armée par S. Denis va trouver Charles VII
à Tours. Ce qu'elle fit en chemin.*

HEUREUX cent fois qui trouve un pucelage !
C'est un grand bien. Mais de toucher un cœur ,
C'est , à mon sens , le plus cher avantage.
Se voir aimé , c'est là le vrai bonheur.
Qu'importe , hélas ! d'arracher une fleur ?
C'est à l'amour à nous cueillir la rose.
Mes chers amis , ayons tous cet honneur :
Ainsi soit-il. Mais parlons d'autre chose.

Vers les confins du pays Champenois ,
Où cent poteaux marqués de trois merlettes ,
Disoient aux gens , *en Lorraine vous êtes* ,
Est un vieux Bourg , peu fameux autrefois ;
Mais il mérite un grand nom dans l'histoire ;

Car de lui vient le salut est la gloire
 Des fleurs de lys & du peuple Gaulois.
 De Donremi chantons tous le Village,
 Faisons passer son beau nom d'âge en âge.
 O Donremi! tes pauvres environs
 N'ont ni muscar, ni pêches, ni citrons,
 Ni mine d'or, ni bon vin qui nous damne;
 Mais c'est à toi que la France doit Jeanne,
 Jeanne y naquit. Cerrain Curé du lieu
 Faisant partout des serviteurs à Dieu,
 Ardent au lit, à table, à la priere,
 Moine autrefois, de Jeanne fut le pere.
 Une robuste & grasse Chambriere
 Fut l'heureux moule, où ce Pasteur jetta
 Cette beauté, qui les Anglois dompta.

Vers les feize ans, en une Hôtellerie
 On l'engagea pour servir l'écurie
 A Vaucouleurs; & déjà de son nom
 La renommée emplissoit le canton.
 Son air est fier, assuré, mais honnête.
 Ses grands yeux noirs brillent à fleur de tête,
 Trente deux dents d'une égale blancheur
 Sont l'ornement de sa bouche vermeille,
 Qui semble aller de l'une à l'autre oreille.
 Mais bien bordée, & vive en sa couleur,
 Appétissante & fraîche par merveille.
 Ses rêtons bruns, mais fermes comme un roc,
 Tentent la robe, & le casque, & le froc.
 Elle est active, adroite, vigoureuse,
 Et d'une main portelée & nerveuse,
 Soutient fardeaux, verse cent brocs de vin,
 Sert le Bourgeois, le Noble, & le Robin;
 Chemin faisant, vingt soufflets distribue

Aux étourdis, dont l'indiscrete main
 Va tâtonnant sa cuisse ou gorge nue ;
 Travaille & rit du soir jusqu'au matin :
 Conduit chevaux, les panse, abreuve, étrille.
 Et les pressant de sa cuisse gentille,
 Les monte à crû comme un soldat Romain.
 O profondeur ! ô divine sagesse !
 Que tu confonds l'orgueilleuse foiblesse
 De tous ces grands si petits à tes yeux !
 Que les petits sont grands quand tu le veux !
 Ton serviteur Denis le bienheureux
 N'alla roder au palais des Princesses,
 N'alla chez vous, mes Dames les Duchesses :
 Denis courut, ami qui le croiroit ?
 Chercher l'honneur ; où ? .. dans un Cabaret.

Il étoit temps que l'Apôtre de France
 Envers sa Jeanne usât de diligence.
 Le bien public étoit en grand hazard.
 De Satanas la malice est connue ;
 Et si le Saint fut arrivé plus tard
 D'un seul moment la France étoit perdue.

Un Cordelier, nommé Roch Grisbourdon ;
 Avec Chandos arrive d'Albion,
 Étoit alors dans cette Hôtellerie.
 Il aimoit Jeanne autant que sa patrie.
 C'étoit l'honneur de la penaillerie ;
 De tous côtés allant en mission,
 Prédicateur, Confesseur, Espion ;
 De plus, grand Clerc en la Sorcellerie ;
 Sçavant dans l'art en Égypte sacré,
 Dans ce grand art cultivé chez les Mages,
 Chez les Hébreux, chez les antiques sages,
 De nos sçavans dans nos jours ignoré.

Jours malheureux ! tout est dégénéré !

En feuilletant ses livres de cabale ,
 Il vit qu'aux siens Jeanne seroit fatale ;
 Qu'elle portoit deffous son court jupon
 Tout le destin d'Angleterre & de France ;
 Encouragé par la noble assistance
 De son génie , il jura son cordon
 Qu'il fairoit ce beau *Palladion* :
 J'aurai , dit-il , Jeanne dans ma puissance.
 Je suis Anglois , je dois faire le bien
 De mon pays , mais plus encor le mien.

Au même temps , un ignorant , un rustre ;
 Lui disputoit cette conquête illustre.
 Cet ignorant valoit un Cordelier ,
 Car vous sçauvez qu'il étoit Mulerier.
 Le jour , la nuit , offrant enfin sans terme
 Son lourd service & l'amour le plus ferme.
 L'occasion , la douce égalité
 Faisoient pencher Jeanne de son côté ;
 Mais sa pudeur triomphoit de sa flamme
 Qui par les yeux se glissoit dans son ame.

Roch Grisbourdon vit sa naissante ardeur ;
 Mieux qu'elle encore il lisoit dans son cœur.
 Il vint trouver ce rival si terrible ;
 Puis il lui tint ce discours tres-plausible,
 „ Puissant héros qui pensez au besoin
 „ Tous les mulets commis à votre soin ;
 „ Je sçais combien Jeannette vous est chere ;
 „ Je l'aime aussi d'une amour non légère ;
 „ Elle a mon cœur , comme elle a tous vos vœux ;
 „ Rivaux ardents , nous nous craignons tous deux ;
 „ En bons amis accordons-nous pour elle.

» Amans unis, & rivaux fans querelle,
 » Tâtons tous deux de ce morceau friand,
 » Qu'on pourroit perdre en se le disputant.
 » Conduitez moi vers le lit de la belle.
 » J'invoquerai le démon du dormir ;
 » Ses doux pavots vont soudain l'assoupir ;
 » Et tour à tour nous veillerons pour elle.

Incontinent, le pere Grifbourdon,
 Prend son grimoire, évoque le démon,
 Qui de Morphée eut autrefois le nom.
 Ce pesant diable est maintenant en France ;
 Avec *Messieurs* il ronfle à l'Audience ;
 Dans le parterre il vient bailler le soir.

Aux cris du moine il monte en son char noir,
 Par deux hiboux traîné dans la nuit sombre ;
 Dans l'air se glisse, & doucement fend l'ombre ;
 Les yeux fermés il arrive en baillant,
 Se met sur Jeanne, & tâtonne, & s'étend,
 Et secouant son pavot narcotique,
 Lui souffle au sein vapeur soporifique.
 Tel on nous dit que le moine Girard,
 En confessant la gentille Cadiere,
 Insinuoit de son souffle paillard,
 De diabloteaux une ample fourmilliere.

Nos deux galans pendant ce doux sommeil ;
 Aiguillonnées du démon du réveil,
 Ont de Jeannette ôté la couverture.
 Déjà trois dés roulans sur son beau sein ;
 Vont décider au jeu de Saint Guilain,
 Lequel des deux doit tenter l'avanture.
 Le moine gagne. Un forcier est heureux !
 Le Grifbourdon se saisit des enjeux,
 Tome I.

Embrasse Jeanne . . . O soudaine merveille !
Denis arrive , & Jeanne se réveille.

O Dieu ! qu'un Saint fait trembler tout pécheur !
Nos deux rivaux se renversent de peur.
Chacun d'eux fuit , emportant dans le cœur
Avec la crainte un desir de mal faire.
Vous avez vu sans doute un Commissaire
Cherchant de nuit un couvent de Vénus !
Un jeune essain de tendrons demi-nus
Saute du lit , s'esquive , se dérobe
Aux yeux hagards du noir pédant en robe,
Ainsi fuyoient nos paillards confondus.

Denis s'avance & reconforte Jeanne ,
Tremblante encor de l'attentat proïane.
Puis il lui dit , *vase d'élection !*
Le Dieu des Rois par tes mains innocentes ,
Veut des François vanger l'oppression ,
Et renvoyer dans les champs d'Albion
Des fiers Anglois les cohortes sanglantes ,
Dieu sait changer d'un souffle tout puissant ,
Le roseau foible en cedre du Liban ,
Sécher les mers , abaisser les collines ,
Du monde entier réparer les ruines.
Devant tes pas sa foudre grondera ;
Autour de toi la terreur volera ;
Et tu verras l'ange de la victoire
Ouvrir pour toi les sentiers de la gloire.
Suis-moi , renoue à tes humbles travaux ,
Viens placer Jeanne au milieu des héros.

A ce discours flateur & pathétique ,
Et qui n'est point en stile académique,
Jeanne étonnée , ouvrant un large bec ,

Crut quelque temps qu'on lui parloit grec.
Dans le moment un rayon de grace
Dans son esprit porte un jour efficace.
Jeanne sentit dans le fonds de son cœur
Tous les élans d'une sublime ardeur.
Non, ce n'est plus Jeanne la chambrière ;
C'est un César , c'est une ame guerrière.
Tel un Bourgeois humble, simple, grossier,
Qu'un vieux richard a fait son héritier,
En un palais fait changer sa chaumière ;
Son air honteux devient démarche fiere :
Les grands, surpris, admirent sa hauteur,
Et les petits l'appellent *Monseigneur*.

Or, pour hâter leur auguste entreprise,
Jeanne & Denis s'en vont droit à l'Eglise :
Lors apparut dessus le maître-autel,
(Fille de Jean ! qu'elle fut ta surprise ?)
Un beau harnois, tout frais venu du Ciel.
Des arcenaux du terrible empirée,
En cet instant par l'Archange Michel
La noble armure avoit été tirée.
On y voyoit l'armet de Débora,
Ce cloud pointu funeste à Sisara,
Le caillou rond, dont un Berger fidèle
De Goliath entama la cervelle ;
Cette machoire avec quoi combattit
Le fier Samson, qui ses cordes rompit,
Lorsqu'il se vit vendu par sa donzelle ;
Le coutelas de la belle Judith,
Cette beauté si saintement perfide ;
Qui pour le Ciel galante & parricide,
Son Holopherne égorgea dans son lit.

A ces objets, Jeannette émerveillée ;

De cette armure est soudain habillée.
 Elle vous prend cuiſſards & corceler,
 Casque, brassards, baudrier, ganteler,
 Lance, cloud, dague, épieu, caillou, machoire,
 Marche, s'essaie, & brûle pour la gloire.

Toute héroïne a besoin d'un coursier.
 Jeanne en demande au triste muletier.
 Mais aussitôt un âne se présente,
 Au beau poil gris, à la voix éclatante,
 Bien étrillé, sellé, bridé, ferré,
 Portant arçons avec chanfrein doré,
 Caraçolant, du pied frappant la terre
 Comme un coursier de Thrace ou d'Angleterre;
 Ce beau grison deux aîles possédoit
 Sur son échine, & souvent s'en servoit.
 Ainsi Pégase au haut des deux collines
 Portoit souvent neuf pucelles divines;
 Et l'hippogriphe à la lune volant,
 Portoit Astolphe au pays de saint Jean.

Tu veux, lecteur, sçavoir qu'étoit cet âne,
 Qui vint alors offrir sa croupe à Jeanne;
 Tu le sçauras, mais dans quelque autre Chant.
 En attendant, crois moi, tremble; révére
 Cet âne heureux, il n'est pas sans mystère.

Sur son grison Jeanne a déjà monté;
 Sur son rayon Denis est reporté,
 Tous deux s'en vont vers les rives de Loire
 Porter au Roi l'espoir de la victoire.
 L'âne tantôt trotte d'un pied léger,
 Tantôt s'éleve & fend les champs de l'air.

Le Cordelier toujours plein de luxure,
 Un peu remis de sa triste aventure,

Usant enfin de ses droits de sorcier ,
Change en mulet le pauvre muletier ,
Monte dessus , chevauche , pique & jure ,
Qu'il suivra Jeanne au bout de la nature .
Le muletier en son mulet caché ,
Bât sur le dos , croit gagner au marché ;
Et du villain l'ame terrestre & crasse
A peine voit qu'elle a changé de place ,

Jeanne & le Saint s'en alloient donc vers Tours
Chercher le Roi plongé dans les amours .
Près d'Orléans comme ensemble ils passèrent ,
L'ost des Anglois ensemble ils traversèrent .
Ces fiers Bretons , ayant bu tristement ,
Ces fiers Bretons , dormoient profondement .
Cuvoient leur vin , & goujats & vedettes ,
Tous étoit ivre , & goujats & vedettes ;
On n'entendoit ni tambours ni trompettes ;
L'un dans sa tente étoit couché tout nu ,
L'autre ronffoit près d'un page étendu .
L'autre ronffoit près d'un page étendu .
Alors Denis d'une voix paternelle ,
Tint ces propos tout bas à la Pucelle :

*Fille de bien , tu scavras que Nisus
Etant un soir aux tentes de Turnus ,
Fut secondé de son cher Euryale ,
Rendit la nuit aux Rutulois fatale .
Le même advint au quartier de Rhesus ,
Quand la valeur du preux , fils de l'idée ,
Par la nuit noire & par Ulysse aidée ,
Scut envoyer sans danger , sans effort ,
Tant de Troyens au sommeil de la mort .
Tu peux jouir de semblable victoire .
Parle , dis-moi , veux tu de cette gloire ?*

Jeanne lui dit : *je n'ai point lu l'histoire ;*

*Mais je serois de courage bien bas
De tuer geus qui ne combattent pas.*

Difant ces mots, elle avife une tente,
Que les rayons de la lune brillante
Faisoient paroître à fes yeux éblouis,
Tente d'un chef, ou d'un jeune Marquis.
Cent gros flacons, remplis d'un vin exquis,
Sont tout auprès. Jeanne, avec affurance,
D'un grand pâté prend les vaftes débris,
Et boit fix coups avec Monsieur Denis,
A la fanté de fon bon Roi de France.
La tente étoit celle de Jean Chandos,
Fameux guerrier, qui dormoit sur le dos.
Jeanne faifit fa redoutable épée,
Et fa culotte en velours découpée.
Ainsi jadis David aimé de Dieu,
Ayant trouvé Saül en certain lieu,
Et lui pouvant ôter très-bien la vie,
De fa chemife il lui coupa partie,
Pour faire voir à tous les potentats
Ce qu'il put faire & ce qu'il ne fit pas.

Près de Chandos étoit un jeune page
De quatorze ans, mais charmant pour fon âge,
Lequel montroit deux globes faits au tour,
Qu'on auroit pris pour ceux du tendre amour.
Non loin du page étoit une écritoire,
Dont fe servoit le jeune homme après boire,
Quand tendrement quelques vers il faifoit
Pour la beauté qui fon cœur féduifoit.

Jeanne prend l'encre, & fa main lui deffine
Trois fleurs de lys jufte defsous l'échine.
Préface heureux du bonheur des Gaulois,

Et monument de l'amour de ses Rois.
Le bon Denis voyoit, se pâmant d'aïse,
Les lys François sur une fesse Angloïse.

Qui fut penaut le lendemain matin ?
Ce fut Chandos, ayant cuvé son vin ;
Car s'éveillant il vit sur ce beau page
Les fleurs de lys. Plein d'une juste rage ;
Il crie, alerte ! il croit qu'on le trahit ;
A son épée il court auprès du lit :
Il cherche envain ; l'épée est disparue.
Point de culotte. Il se frotte la vue :
Il gronde, il crie, & pense fermement
Que le grand diable est entré dans le camp.

Ah ! qu'un rayon de soleil, & qu'un âne,
Cet âne allé, qui sur son dos a Jeanne,
Du monde entier feroient bientôt le tour !
Jeanne & Denis arrivent à la cour.
Le doux prélat sçait par expérience
Qu'on est railleur à cette Cour de France.
Il se souvient des propos insolens,
Que Richemond lui tint dans Orléans.
Il ne veut plus à pareille aventure
D'un saint Evêque exposer la figure.
Pour son honneur il prit un nouveau tour.
Il s'affubla de la triste encolure
Du bon Roger, Seigneur de Baudricour,
Preux chevalier, & ferme catholique,
Hardi parleur, loyal & véridique :
Malgré cela pas trop mal à la cour.
Eh ! jour de dieu ! dit-il, parlant au Prince,
Vous languissez au fond d'une Province,
Esclave Roi, par l'amour enchaîné !
Quoi ? votre bras indignement repose !

Ce front royal, ce front n'est couronné
 Que de tissus & de mirthe & de rose :
 Et vous laissez vos cruels ennemis,
 Roi dans la France, & sur le trône assis !
 Allez mourir, ou faites la conquête
 De vos Etats ravis par ces mutins.
 Le diadème est fait pour votre tête ;
 Et les lauriers n'attendent que vos mains,
 Dieu dont l'esprit allume mon courage,
 Dieu dont ma voix annonce le langage,
 De sa faveur est prêt à vous couvrir ;
 Osez le croire, osez vous secourir.
 Suivez du moins cette auguste amazone ;
 C'est votre appui, c'est le soutien du trône ;
 C'est par son bras que le maître des Rois
 Vent rétablir nos autels & nos lois.
 Jeanne avec vous chassera la famille
 De cet Anglois si terrible & si fort.
 Devenez homme ; & si c'est votre sort
 D'être à jamais mené par une fille,
 Fuyez au moins celle qui vous perdit,
 Qui votre cœur dans ses bras amollit :
 Et digne enfin de ce secours étrange,
 Suivez les pas de celle qui vous venge.

L'amant d'Agnès eut toujours dans le cœur ;
 Avec l'amour un très-grand fond d'honneur,
 Du vieux soldat le discours pathétique,
 A dissipé son sommeil léthargique.
 Ainsi qu'un ange un jour du haut des airs
 De sa trompette ébranlant l'univers,
 Rouvrant la tombe, animant la poussière,
 Rappellera les morts à la lumière.
 Charles éveillé, Charles bouillant d'ardeur,
 Ne lui répond qu'en s'écriant, *aux armes !*

Les seuls combats à ses yeux ont des charmes.
Il prend sa pique, il brûle de fureur.
Bientôt après la première chaleur
De ces transports où son ame est en proie,
Il voulut voir si celle qu'on envoie
Vient de la part du Diable ou du Seigneur :
Ce qu'il doit croire, & si ce grand prodige
Est en effet ou miracle ou prestige.
Donc, se tournant vers la fiere beauté,
Le Roi lui dit, d'un ton de majesté,
Qui confondroit toute autre fille qu'elle :
Jeanne écoutez, Jeanne êtes vous pucelle ?
Jeanne lui dit : *ô ! grand Sire, ordonnez*
Que Médecins, lunettes sur le nez,
Matrones, clercs, pédans, apoticairez,
Viennent sonder ces féminins mystères :
Et si quelqu'un se connoît à cela,
Qu'il trouffe Jeanne, & qu'il regarde là.
A sa réponse & sage & melurée,
Le Roi vit bien qu'elle étoit inspirée.
Oh bien ! dit-il, si vous en savez tant,
Fille de Dieu, dites-moi dans l'instant
Ce que j'ai fait cette nuit à ma belle.
Mais parlez net. Rien du tout, lui dit-elle.
Le Roi surpris soudain s'agenouilla,
Cria tout haut, miracle ! & se signa.

Incontinent, la cohorte fourrée,
Bonnet en tête, Hipocrate à la main ;
Vient observer le pur & noble sein
De la guerriere entre leur mains livrée.
On la met nue : & Monsieur le Doyen
Ayant le tout considéré très-bien,
Deffus, deffous, expédie à la belle

En parchemin un brevet de pucelle.

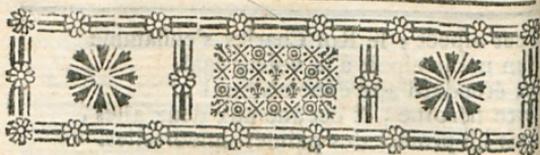
L'esprit tout fier de ce brevet sacré,
 Jeanne, foudain, d'un pas délibéré,
 Retourne au Roi, devant lui s'agenouille;
 Et déployant la superbe dépouille,
 Que sur l'Anglois elle a prise en passant:
Permet, dit-elle, ô mon maître puissant!
Que sous tes loix, la main de ta servante,
Ose venger la France gémissante.
Je remplirai les oracles divins.
 Pose, à tes yeux, jurer par mon courage;
 Par cette épée, & par mon pucelage,
 Que tu seras huilé bientôt à Rheims.
 Tu chasseras les Angloises cohortes,
 Qui d'Orléans environnent les portes.
 Viens accomplir tes augustes destins!
 Viens, & de Tours abandonnant la rive,
 Dès ce moment souffre que je te suive.

Les Courtisans autour d'elle pressés,
 Les yeux au Ciel & vers Jeanne adressés,
 Battent des mains, l'admirent, la fécondent.
 Cent cris de joie à son discours répondent.
 Dans cette foule il n'est point de guerrier,
 Qui ne voulut lui servir d'écuyer,
 Porter sa lance & lui donner sa vie.
 Il n'en est point qui ne soit possédé,
 Et de la gloire, & de la noble envie
 De lui ravir ce qu'elle a tant gardé.
 Prêt à partir, chaque Officier s'empresse.
 L'un prend congé de sa vieille maîtresse:
 L'un sans argent va droit à l'usurier,
 L'autre à son hôte, & compte sans payer.
 Denis a fait déployer l'oriflamme.

A cet aspect , le Roi Charles s'enflamme
D'un noble espoir à sa valeur égal.
Cet étendard aux ennemis fatal ,
Cette héroïne , & cet âne aux deux aîles ,
Tous lui promet des palmes immortelles.

Denis voulut , en partant de ces lieux ,
Des deux amans épargner les adieux.
On eut versé des larmes trop ameres ,
On eut perdu des heures toujours cheres.
Agnès dormoit ; quoiqu'il fut un peu tard ;
Elle étoit loin de craindre un tel départ.
Un songe heureux , dont les erreurs la frappent ,
Lui retraçoit des plaisirs qui s'échappent.
Elle croyoit tenir entre ses bras
Le cher amant dont elle est souveraine.
Songe flatteur , tu trompois ses appas !
Son amant fuit , & Saint Denis l'entraîne.
Tel dans Paris un Médecin prudent
Force au régime un malade gourmand ,
A l'appétit se montre inexorable ,
Et sans pitié le fait sortir de table.





LA
PUCELLE
D'ORLÉANS.

CHANT TROISIEME.

Description du Palais de la Sottise. Agnès se revet de l'armure pour aller trouver son amant. Elle est prise par les Anglois, & sa pudeur souffre beaucoup.

CE n'est le tout d'avoir un grand courage,
Un coup d'œil ferme au milieu des combats,
D'être tranquille à l'aspect du carnage,
Et de conduire un monde de soldats,
Car tout cela se voit en tout climats;
Et tour à tour ils ont cet avantage.
Qui me dira, si nos ardens François,
Dans ce grand art, l'art affreux de la guerre,
Sont plus sçavans que l'intrépide Anglois?
Si le Germain l'emporte sur l'Ibère?
Tous ont vaincu, tous ont été défaits.
Le grand Condé fut battu par Turenne.

Le fier Villars fut vaincu par Eugène,
De Stanislas le vertueux support,
Ce Roi soldat, Don Quichotte du nord,
Dont la valeur a paru plus qu'humaine,
N'a-t-il pas vu dans le fond de l'Ukraine,
A Pultava tous ses lauriers flétris
Par un rival objet de ses mépris ?
Un beau secret seroit à mon avis,
De bien sçavoir éblouir le vulgaire,
De s'établir un divin caractère,
D'en imposer aux yeux des ennemis.
Car les Romains, à qui tout fut soumis,
Domproient l'Europe au milieu des miracles.
Le Ciel pour eux prodigua les oracles.
Jupiter, Mars, Pollux, & tous les Dieux,
Guidoient leur aigle & combattoient pour eux.
Le grand Bacchus qui mit l'Asie en cendre,
L'antique Hercule, & le fier Alexandre,
Pour mieux régner sur les peuple conquis,
De Jupiter ont passé pour les fils :
Et l'on voyoit les Princes de la terre
A leur genoux redouter le tonnerre.

Denis suivans ces exemples fameux,
Du merveilleux sçut se servir comme eux.
Il prétendit que Jeanne la pucelle,
Chez les Anglois passât même pour telle,
Et que Berfort, & Talbot, & Chandos,
Et Tirconel, qui n'étoient pas des fots,
Crussent la chose, & qu'ils vissent dans Jeanne
Un bras divin, fatal à tous profane.

Pour réussir en ce hardi dessein,
Il s'en va prendre un vieux Bénédictin,
Non tel que ceux, dont le travail immense

Vient d'enrichir les Libraires de France :
Mais un Prieur , engraisfé d'ignorance ,
Et n'ayant lu que son Missel Latin.
Frere Lourdis fut le bon personnage
Qui fut choisi pour ce nouveau voyage.

Devers la lune , où l'on tient que jadis
Etoit placé des foux le paradis ,
Sur les confins de cette abîme immense ,
Où le cahos , & l'Erebe , & la nuit ,
Avant le temps de l'univers produit ,
Ont exercé leur aveugle puissance ,
Il est un vaste & caverneux séjour ,
Inaccessible à la clarté du jour ,
Et qui n'a rien qu'une lumière affreuse ,
Froide , tremblante , incertaine , & trompeuse.
Pour toute étoile on a des feux folets.
L'air est peuplé de petits farfadets.
De ce pays la Reine est la Sottise ;
Ce vieil enfant porte une barbe grise ,
Oreille longue , avec le chef pointu ,
Bouche béante , œil louche , pied tortu ,
De l'ignorance elle est , dit-on , la fille ,
Près de son trône est sa forte famille ,
Le fol orgueil , l'opiniatreté ,
Et la paresse , & la crédulité.
Elle est servie , elle est flattée en Reine ;
On la croiroit en effet Souveraine.
Mais ce n'est rien qu'un fantôme impuissant ,
Un Chilperic , un vrai Roi fainéant.
La fourberie est son ministre avide ;
Tout est réglé par ce maître perfide :
Et la Sottise est son digne instrument.
Sa Cour pleniére est à son gré fournie ,
De gens profonds en fait d'astrologie ,

Sûrs de leur art, à tout moment deçus,
Duppes, frippons, & partant toujours crus.
C'est là qu'on voit les maîtres d'alchimie,
Faisant de l'or & n'ayant pas un fou,
Les rose-croix, & tout ce peuple fou,
Argumentant sur la théologie.

Le gros Lourdis, pour aller en ces lieux,
Fut donc choisi parmi tous ses confreres,
Lorsque la nuit couvroit le front des cieux.
D'un tourbillon de vapeurs non legeres,
Enveloppé dans le sein du repos,
Il fut conduit au paradis des sots.
Quand il y fut, il ne s'étonna gueres.
Tout lui plaisoit, & même en arrivant
Il crut encor être dans son couvent.
Il vit d'abord la suite emblématique
Des beaux tableaux de ce séjour antique.
Caco-démon, qui ce grand temple orna,
Sur la muraille, à plaisir, griffona
Un long tableau de toutes nos sottises,
Traits d'étourdi, pas de clerc, balourdises,
Projets mal faits, plus mal exécutés,
Et tous les mois du Mercure vantés.

Dans cet amas de merveilles confuses,
Parmi ces flots d'imposteurs & de bûses,
On voit surtout un superbe Écossais,
Law est son nom, nouveau Roi des François:
D'un beau papier il porte un diadème;
Et sur son front il est écrit, système.
Environné de grands ballots de vent,
Sa noble main les donne à tout-venant;
Prêtres, catins, guerriers, gens de justice,
Lui vont porter leur or par avarice.

Ah ! quel spectacle ! ah ! vous êtes donc là ,
 Tendre Escobar , suffisant Molina ?
 Petit doucin , dont la main pateline
 Donne à baiser une bulle divine ,
 Que le Telhier lourdement fabriqua ,
 Dont Rome même en secret se moqua ;
 Et qui chez nous est la noble origine
 De nos partis , de nos divisions ,
 Et qui plus est , de volumes profonds ,
 Remplis , dit-on , de poisons hérétiques ;
 Tous poisons froids , & tous soporifiques.
 Les combattans , nouveaux Bellerophons ,
 dans cette nuit montés sur des chimères ,
 Les yeux bandés cherchent leurs adversaires ;
 de longs sifflets leur servent de clairons ;
 Et dans leur docte & sainte frénésie ,
 Ils vont frappant à grands coups de vessie.
 Ciel ! que d'écrits , de disquisitions ;
 de mandemens , & d'explications ,
 Que l'on explique encor , peur de s'entendre.
 O chroniqueur des héros du Scamandre !
 Toi , qui jadis des grenouilles , des rats ,
 Si doctement as chanté les combats ,
 Sors du tombeau , viens célébrer la guerre ;
 Que pour la bulle on fera sur la terre.
 Le Janséniste , esclave du destin ,
 Enfant perdu de la grace efficace ,
 dans ses drapeaux porte un Saint Augustin ;
 Et pour plusieurs il marche avec audace.
 Les ennemis s'avancent tout courbés ,
 dessus le dos de cent petits abbés.
 Cessez , cessez , ô discordes civiles !
 Tout va changer ; place , place , imbéciles !
 Un grand tombeau , sans ornemens , sans art ,
 Est élevé , non loin de Saint Médard ,

L'esprit divin, pour éclairer la France ;
Sous cette tombe enferme sa puissance.
L'aveugle y court, & d'un pas chancelant,
Aux quinze-vingt retourne en tâtonnant.
Le boïeux vient, clopine sur la tombe,
Crie, *basanna*, faute, gigorte, & tombe.
Le sourd approche, écoute & n'entend rien,
Le sourd approche, écoute & n'entend rien,
Tout aussitôt de pauvres gens de bien,
D'aïse pâmés, vrais témoins du miracle,
Du bon Paris baïsent le tabernacle.
Frere Lourdis fixant ses deux gros yeux,
Voit ce saint œuvre, en rend graces aux cieux ;
Joint les deux mains, & riant d'un sot rire,
Né comprend rien, & toute chose admire.

Ah ! le voici ce sçavant tribunal,
Moitié prélats, & moitié monacal.
D'inquisiteurs une troupe sacrée,
Est la pour Dieu de Sbires entourée.
Ces saints docteurs, assis en jugement,
Ont pour habits plumes de chat-huant :
Oreilles d'âne ornent leur tête auguste :
Et pour peser le juste avec l'injuste,
Le vrai, le faux, balance est dans leur mains :
Cette balance a deux larges bassins,
Qui tour à tour s'éloignent & se choquent,
L'un, tout comblé, contient l'or qu'ils excroquent,
Dans l'autre sont bulles, brefs, *oremus*,
Beaux chapelets, scapulaires, *agnus*.
Aux pieds bénis de la docte assemblée,
Voyez-vous pas le pauvre Galilée,
Qui tout contrit leur demande eu pardon,
Bien condamné pour avoir eu raison ?

Murs de Loudun ! quel nouveau feu s'allume !
 C'est un Curé que le bucher allume ,
 Tous ces faquins ont déclaré forcier ,
 Et fait griller Messire Urbain Grandier.
 Galigai, ma chere maréchale !
 Ah ! qu'aux sçavans notre France est fatale ?
 Car ont te chauffe en feu brillant & clair ,
 Pour avoir fait pacte avec Lucifer.
 Je vois plus loin cet arrêt authentique
 Pour Aristote & contre l'émétique.

Venez , venez , mon beau pere Girard !
 Vous méritez un grand article à part.
 Vous voilà donc , mon confesseur de fille ,
 Tendre dévot , qui prêchez à la grille !
 Que dites-vous des pénitens appas
 De ce tendron converti dans vos bras ?
 J'estime fort cette douce aventure.
 Tout est humain , Girard , en votre fait :
 Ce n'est pas là pécher contre nature.
 Que de dévôt en ont encor plus fait !
 Mais , mon ami , je ne m'attendois guere
 De voir le diable entrer en cette affaire.
 Girard ! Girard ! tous ces accusateurs ,
 Jacobin , Carme , & faiseurs d'écriture ,
 Jugés , témoins , ennemis , protecteurs ,
 Aucun de vous n'est forcier , je vous le jure.

Lourdis étoit aussi dans ce tableau :
 Mais à ses yeux il n'en put rien paroître.
 Il ne vit rien. Le cas n'est pas nouveau ;
 Le plus habile a peine à se connoître.

Quand vers la lune ainsi l'on préparoit
 Contre l'Anglois cet innocent mystère ,
 Un autre scène en ce moment s'ouvroit

Chez les grands fous du monde sublunaire.

Charles est déjà parti pour Orléans.
Ses étendards flottent au gré des vents.
A ses côtés, Jeanne, le casque en tête,
Déjà de Rheims lui promet la conquête.
Voyez-vous pas ces jeunes Ecuers,
Et cette fleur de loyaux chevaliers ?
La lance au poing, cette troupe environne
Avec respect notre sainte amazone.
Ainsi l'on voit le sexe masculin
A Fontevrault servir le féminin.
Le sceptre est dans les mains d'une femme,
Et pere Anselme est béni par madame.

La belle Agnès, en ces cruels momens
Ne voyant plus cet amant qu'elle adore,
Cède aux chagrins dont l'excès la dévore.
Un froid mortel s'empare de ses sens.
L'ami Bonneau, toujours plein d'industrie,
En cent façon la rappelle à la vie.
Elle ouvre encor ses yeux, ces doux vainqueurs,
Mais ce n'est plus que pour verser des pleurs.
Puis, sur Bonneau se penchant d'un air tendre,
C'en est donc fait ! dit-elle, on me trahit.
Où va s'il donc ? que veut-il entreprendre ?
Etoien-ce là les sermens qu'il me fit,
Lorsqu'à sa flamme il me fit condescendre ?
Toute la nuit, il faudra donc m'étendre
Sans mon amant, seule, au milieu d'un lit ?
Jeanne, en ces lieux conduite par l'envie,
Non des Anglois, mais d'Agnès ennemie,
Va contre moi lui prévenir l'esprit.
Ciel ! que je hais ces créatures fieres,
Soldats en jupe, hommes, chevaliers !

*Du sexe mâle affectant la valeur
Sans posséder les agrémens du nôtre,
A tous deux prétendent faire honneur,
Et qui ne sont ni de l'un ni l'autre!*

Difant ses mots, elle pleure & rougit,
Frémit de rage, & douleur gémit.
La jalousie en ses yeux étincelle.
Puis, tout à coup, d'une ruse nouvelle
Le tendre amour lui fournit le dessein.
Vers Orléans elle prend le chemin,
De dame Alix & de Bonneau suivie.

Agnès arrive en une hôtellerie,
Où, dans l'instant, lassé de chevaucher,
La fiere Jeanne avoit été coucher.
Agnès attend qu'en ce logis tout dorme;
Et cependant subtilement s'informe,
Où couche Jeanne, où l'on met son arnois,
Puis dans la nuit se glisse en tapinois,
De Jean Chandos prend la culote, & passe
Les cuisses entre, & l'aiguillete lace:
De l'amazone elle prend la cuirasse:
Le dur acier forgé pour les combats
Pressé & meurtrie ses membres délicats.
L'ami Bonneau la soutient sous les bras;
La belle Agnès dit alors à voix basse:
Amour, amour, maître de tous mes sens,
Donne la force à cette main tremblante:
Fais-moi porter cette armure pesante,
Pour mieux toucher l'auteur de mes tourmens.
Mon amant veut une fille guerriere,
Tu fais d'Agnès un soldat pour lui plaire.
Je le suivrai; qu'il permette aujourd'hui
Que ce soit moi qui combatte pour lui.

Et si jamais la terrible tempête
 Des dards Anglois veut menacer sa tête;
 Qu'il tombent tous sur ces tristes appas!
 Qu'il soit du moins sauvé par mon trépas!
 Qu'il vive heureux! que je meure pâmée
 Entre ses bras, & que je sois aimée!
 Tandis qu'ainsi cette belle parloit,
 Et que Bonneau les armes lui mettoit,
 Le Roi Charlot à trois milles étoit.

La tendre Agnès prétend à l'heure même
 Pendant la nuit aller voir ce qu'elle aime.
 Ainsi vêtu, & pliant sous le poids,
 N'en pouvant plus, maudissant son harnois;
 Sur un cheval elle s'en va juchée,
 Jambe meurtrie, & la fesse écorchée.
 Le gros Bonneau, sur un normand monté,
 Va lourdement, & ronfle à son côté.
 Le tendre amour, qui craint tout pour la belle,
 La voit partir, & soupire pour elle.

Agnès à peine avoit gagné chemin,
 Qu'elle entendit devers un bois voisin
 Bruits de chevaux & grand cliquetis d'armes;
 Le bruit redouble, & voici des gendarmes,
 Vêtus de rouge, & pour comble de maux,
 C'étoient les gens de monsieur Jean Chandos,
 L'un d'eux s'avance & demande: *qui vive?*
 A ce grand cri, notre amante naïve,
 Songeant au Roi, répondit sans détour,
Je suis Agnès: Vive France & l'amour!
 A ces deux noms, que le Ciel équitable
 Voulut unir du nœud le plus durable,
 On prend Agnès & son gros confident.
 Ils sont tous deux menés incontinent

A ce Chandos, qui terrible en sa rage,
 Avoit juré de venger son outrage,
 Et de punir les brigands ennemis,
 Que sa culotte & son fer avoient pris.

Dans ce moment, où la main bienfaisante
 Du doux sommeil laisse nos yeux ouverts:
 Quand les oiseaux reprennent leurs concerts,
 Qu'on sent en soi sa force renaissante,
 Que les desirs, peres des voluptés,
 Sont par les sens dans notre ame excités:
 Dans ce moment, Chandos! on te présente
 La belle Agnès, plus belle & plus brillante;
 Que le soleil aux bords de l'orient.
 Que sentis-tu, Chandos! en t'éveillant;
 Lorsque tu vis cette nimphe si belle
 A tes côtés, & tes gregues sur elle?

Chandos, pressé d'un aiguillon bien vif,
 La dévoroit de son regard lascif:
 Agnès en tremble, & l'entend qui marmote
 Entre les dents: *je l'aurai ma culote!*
 A son chever d'abord il la fait seoir:
 Quittez, dit-il, ma belle prisonniere,
 Quittez le poids d'une armure étrangere.

Ainsi parlant, plein d'ardeur & d'espérance
 Il la décasque, il vous la décuirasse.
 La belle Agnès se défend avec grace;
 Elle rougit d'une aimable pudeur,
 Pensant à Charles, & soumise au vainqueur,
 Le gros Bonneau, que le Chandos destine
 Au digne emploi de chef de sa cuisine,
 Va dans l'instant mériter cet honneur,
 Des boudins blanc il étoit l'inventeur.
 Et tu lui doit, ô nation Française!

Pâtés d'anguille & gigots à la braïse.
 Monsieur Chandos, hélas ! que faites-vous ?
 Disoit Agnès, d'un air timide & doux.
 Par Dieu, dit-il, (tout héros Anglois jure.)
 Quelqu'un m'a fait une sanglante injure !
 Cette culotte est mienne ; & je prendrai
 Ce qui fut mien où je le trouverai.
 Parler ainsi, mettre Agnès toute nue,
 C'est même chose : & la belle éperdue
 Tout en pleurant luttoit entre ses bras,
 Et lui disoit : non, je n'y consens pas.

Dans l'instant même, un horrible fracas
 Se fait entendre. On crie, alerte ! aux armes !
 Et la trompette, organe du trépas,
 Sonne la charge, & porte les allarmes.
 A son réveil, Jeanne cherchant envain
 L'affublement du harnois masculin,
 Son bel armet ombragé de l'aigrete,
 Et son haubert & sa large braguette,
 Sans raisonner, saisit soudainement
 D'un écuyer le dur accoutrement,
 Monte à cheval sur son âne, & s'écrie :
 Venez, vengez l'honneur de la patrie.
 Cent chevaliers s'empressent. Sur ses pas ;
 Ils sont suivis de six cens vingt soldats.

Frere Lourdis, en ce moment de crise,
 Du beau palais, où régné la Sotise,
 Est descendu chez les Anglois guerriers :
 Environné d'atomes tout grossiers,
 Sur son gros dos portant balourderies,
 Oeuvres de moine, & belles aнерies,
 Ainsi bâti, fitôt qu'il arriva,
 Sur les Anglois sa robe il secoua ;

Son ample robe , & dans leur camp versa
Tous les trésors de sa crasse ignorance ,
Trésors communs au bon pays de France.
Ainsi des nuits la noire déité ,
Du haut d'un char d'ébène marqueté ,
Répand sur nous les pavots & les songes ;
Et nous endort dans le sein des mensonges.





LA
PUCELLE
D'ORLÉANS.

CHANT QUATRIÈME.

*La Pucelle & Dunois combattent les Anglois,
& font des prodiges de valeur.*

SI j'étois Roi, je voudrois être juste,
 Dans le repos maintenir mes sujets :
 Et tous les jours de mon empire auguste
 Seroient marqués par de nouveaux bienfaits.
 Que si j'étois contrôleur des finances,
 Je donnerois à quelques beaux-esprits
 Par-ci, par-là, de bonnes ordonnances :
 Car après tout leur travail vaut son prix.
 Que si j'étois Archevêque de Paris,
 Je tâcherois avec le moliniste
 D'appriivoiser le rude janséniste.
 Mais si j'aimois une jeune beauté,
 Je ne voudrois m'éloigner d'auprès d'elle.

Tome I.

E

Et chaque jour, une fête nouvelle,
 Chassant l'ennui de l'uniformité,
 Tiendrait son cœur en mes fers arrêté.
 Heureux, amans, que l'absence est cruelle !
 Que de dangers on esluie en amour !
 On risque, hélas ! dès qu'on quitte sa belle,
 D'être cocu deux ou trois fois par jour.

Le preux Chandose à peine avoit la joie
 De s'ébaudir sur sa nouvelle proie,
 Quand tout à coup Jeanne de rang en rang
 Porte la mort, & fait couler le sang.
 De Debora la redoutable lance
 Perce Dildo, si fatal à la France,
 Lui qui pillait les trésors de Clervaux,
 Et viola les sœurs de Fontevrault.
 D'un coup nouveau les deux yeux elle crève
 A Soukemart, digne d'aller en grève.
 Cet impudent, né dans les durs climats
 De l'Ibernie, au milieu des frimats,
 Depuis trois ans faisoit l'amour en France,
 Comme un enfant de Rome ou de Florence.
 Elle terrassa & Milord Halifax,
 Et son cousin l'impertinent Borax,
 Et Midarblon, qui renia son père ;
 Et Marbonay, qui fit cocu son frère.
 A son exemple, on ne voit chevalier,
 Il n'est gendarme, il n'est bon écuyer,
 Qui dix Anglois n'enfile de sa lance.
 La mort les fuit, la terreur les devance :
 Ils pensent voir en ce moment affreux
 Un Dieu puissant qui combat avec eux.

Parmi le bruit de l'horrible tempête,
 Frère Lourdis crioit à pleine tête :
Méchans Anglois ! impure nation ?

Elle est pucelle : elle a fait des miracles :
Contre son bras vous n'avez point d'obstacles :
Vite à genoux , excremens d'Albion !
Demandez-lui sa bénédiction.

Certain Anglois , écumant de colere ,
Incontinent fait empoigner le frere :
On vous le lie , & le moine content ,
Sans s'émouvoir continuoit , criant :
Je suis martyr , Anglois , il faut me croire :
Elle est pucelle : elle aura la victoire.

L'homme est crédule , & dans son foible cœur
Tout est reçu , c'est une molle argile :
Mais que surtout il paroît bien facile
De nous surprendre , & de nous faire peur !
Du bon Lourdis le discours extatique
Fit plus d'effet sur le cœur des soldats ,
Que l'amazone & sa troupe héroïque
N'en avoient fait par l'effort de leurs bras .
Ce vieil instinct qui fait croire aux prodiges ,
L'esprit d'erreur , le trouble , les vertiges ,
La froide crainte & la confusion ,
Sur les Anglois répandent leur poison .
Les cris perçans & les clameurs qu'ils jettent ,
Les hurlemens que les échos répètent ,
Et la trompette , & le son des tambours ,
Font un vacarme à rendre les gens fourds .

Le grand Chandos , toujours plein d'assurance ,
Leur crie : *enfans , conquérant de la France ,*
Marchez à droite. Il dit , & dans l'instant
On tourne à gauche , & l'on fuit en jurant .
Ainsi jadis , dans la plaine fécondes
Que de l'Euphrate environnent les ondes ,

Quand des humains l'orgueil capricieux
 Voulut bâtir pres des voutes des cieus ,
 Dieu , ne voulant d'un pareil voisinage ,
 En cent jargons transmua leur langage.
 Si-tôt qu'un d'eux à boire demandoit ,
 Plâtre ou mortier d'abord on lui donnoit :
 Et cette gent , de qui Dieu se moquoit ,
 Se sépara , laissant là son ouvrage.

L'on f'ait bientôt aux remparts d'Orléans
 Le grand combat contre les assiégeans :
 La renommée y vole à tire-d'aîle ,
 Prônant partout le nom de la Pucelle.
 Vous connoissez l'impétueuse ardeur
 De nos François : ces fous sont pleins d'honneur
 Ainsi qu'au bal , ils vont tous aux batailles.
 Déjà Dunois , la gloire des bâtards ,
 Dunois , qu'en Grece on auroit pris pour Mars
 Et la Trimouille , & la Hire & Saintrailles ,
 Et Richemond , sont sortis des murailles ,
 Croyant déjà chasser les ennemis ,
 Et criant tous : où sont-ils ? où sont-ils ?

Ils n'étoient pas bien loin ; car , près des portes
 Sire Talbot , homme de très-grand sens ,
 Pour s'opposer à l'ardeur de nos gens ,
 En embuscade avoit mis dix Cohortes.
 Nos chevaliers à peine ont fait cent pas ,
 Que le Talbot leur tombe sur les bras.
 Mais nos François ne s'éronner pas ,
 Champs d'Orléans ! noble & petit théâtre
 De ce combat terrible , opiniâtre ,
 Le sang humain , dont vous futes couverts ,
 Vous engraisa pour plus de cent hivers !
 Jamais les champs de Zama , de Pharsale ,

De Malplaquet la campagne fatale ,
 Célèbres lieux , couverts de tant de morts ;
 N'ont vu tenter de plus hardis efforts.
 Vous euffiez vu les lances hérissées
 L'une sur l'autre en cent tronçons cassées :
 Les écuyers , les chevaux renversés ,
 Dessus leurs pieds dans l'instant redressés ,
 Le feu jaillir des coups de cimetièrè ,
 Et du soleil redoubler la lumière ,
 De tous côtés , voler , tomber à bas
 Epauls , nez , mantons , pieds , jambes , bras

Du haut du Ciel , les anges de la guerre à
 Le fier Michel , & l'exterminateur ,
 Et des Persans le grand flagellateur ,
 Avoient les yeux attachés sur la terre ,
 Et regardoient ce combat plein d'horreur ;
 Michel alors prit les vastes balances ,
 Où dans le Ciel on pese les humains .
 D'une main sûre il pesa les destins ,
 Et les héros d'Angleterre & de France .
 Nos chevaliers , pesés exactement ;
 Du vieux Talbot les destins l'emportèrent .
 C'étoit du ciel un secret jugement .
 Le Richemond se voit incontinent
 Percé d'un trait de la hanche à la fesse ,
 Le vieux Saintraille , au-dessus du genou ,
 Le beau la Hire , ah ! je n'ose dire , où :
 Mais que je plains sa gentille maîtresse !
 Dans un marais la Trimouille enfoncé
 Ne peut sortir , qu'avec un bras cassé .
 Donc , à la ville il fallut qu'ils revinssent
 Tout éclopés , & qu'au lit ils se rinssent .
 Voilà comment ils furent bien punis ;

Car ils s'étoient moqués de saint Denis.
 Comme il lui plaît, Dieu fait justice ou grace ;
 Qu'ènel l'a dit : nul ne peut en douter.
 Or, il lui plut le bâtard excepter
 Des étourdis dont il punit l'audace.
 Un chacun d'eux, laidement ajusté,
 S'en retournoit sur un brancard porté,
 En maugréant & Jeanne & la fortune.

Dunois n'ayant égratignure aucune
 Pouffé aux Anglois, plus prompt que les éclairs
 Il fend leurs rangs, se fait jour à travers,
 Passe, & se trouve aux lieux où la Pucelle
 Fait tout tomber, & tout fuir devant elle.
 Quand deux torrens, l'effroi des labourreurs,
 Précipités du sommet des montagnes,
 Mêlent leurs flots, rassemblent leurs fureurs,
 Ils vont noyer l'espoir de nos campagnes.
 Plus dangereux étoient Jeanne & Dunois,
 Unis ensemble, & frappant à la fois.
 Dans leur ardeur si bien ils s'emportent,
 Si rudement les Anglois ils chasserent,
 Que de leur gens bientôt ils s'écarterent.
 La nuit survint. Jeanne & l'autre héros,
 N'entendant plus ni François ni Chandos ;
 Font tous deux halte, en criant : *vive France!*

Au coin d'un bois, où regnoit le silence,
 Au clair de lune ils cherchent le chemin :
 Ils viennent, vont, tournent ; le tout envain.
 Enfin rendus, ainsi que leur monture,
 Mourans de faim, & lassés de chercher,
 Il maudissoient la fatale aventure
 D'avoir vaincu, sans sçavoir où coucher.
 Tel un vaisseau, sans voiles, sans boussole,

Tournoye au gré de Neptune & d'Eole.
Un certain chien, qui passa tout auprès,
Pour les sauver sembla venir exprès.
Le chien approche, il jappe, il leur fait fête;
Virant sa queue & portant haut sa tête,
Devant eux marchè, & se tournant cent fois,
Il paroissoit leur dire en son patois:
Venez par-là, Messieurs, suivez-moi vite:
Venez, vous dis-je; & vous aurez bon gîte.
Nos deux héros entendirent fort bien,
Par ces façons, ce que vouloit le chien:
Ils suivent donc, guidés par l'espérance,
Et priant dieu pour le bien de la France,
Et se faisant tous deux de temps en temps,
Sur leurs exploits, de très-beaux compliments.

Du coin lascif d'une vive prunelle,
Dunois lorgnoit malgré lui la Pucelle.
Mais il sçavoit, qu'à son bijou caché
De tout l'état le sort est attaché,
Et qu'à jamais la France est ruinée,
Si cette fleur se cueille avant l'année,
Il étouffoit noblement ses desirs,
Et préféreroit l'état à ses plaisirs.





LA
PUCELLE
D'ORLÉANS.

CHANT CINQUIEME.

*Avanture tragi-comique qui leur arrive dans
château de conculix. Ce que c'est que conculix.*

AU point du jour ; apparut à leur vue
Un beau palais , d'une vaste étendue.
De marbre blanc étoit bâti le mur.
Une dorigue & longue colonade
Porte un balcon formé de jaspe pur ;
De porcelaine étoit la balustrade.
Nos paladins , enchantés , éblouis,
Crurent entrer tout droit en paradis.
Le chien abboye ; aussitôt vingt trompettes
Se font entendre ; & quarante estafiers ,
A pourpoints d'or , à brillantes braguettes
Viennent s'offrir à nos deux chevaliers.
Très galamment deux jeunes écuyers
Dans le palais par la main les conduisent ;
Et dans des bains filles les introduisent

Honnêtement. Puis, lavés, essuyés,
 D'un déjeuner amplement festoyés,
 Dans de beaux lits brodés ils se couchèrent,
 Et jusqu'au soir en héros ils ronflèrent.

Il faut sçavoir que le maître & seigneur
 De ce logis, digne d'un Empereur,
 Etoit le fils d'un de ces génies,
 Des vastes cieux habitans éternels,
 De qui souvent les grandeurs infinies
 S'humanisoient chez les foibles mortels.
 Or, cet esprit, mêlant sa chair divine
 Avec la chair d'une Bénédictine,
 En avoit eu le seigneur Conculix,
 Grand nécromant, & le très-digne fils
 De cet incube & de la sœur Alix.

Le jour qu'il eut quatorze ans accomplis,
 Son geniteur; descendant de sa sphère,
 Lui dit: *enfant! tu me dois la lumière:*
Je viens te voir, tu peux former des vœux;
Souhaite, parle; & je te rend heureux.

Le Conculix, né très-voluptueux,
 Et digne en tout de sa noble origine,
 Dit; *je me sens de race bien divine,*
Car je rassemble en moi tous les desirs;
Et je voudrois avoir tous les plaisirs,
De voluptés rassasier mon ame.
Je veux aimer comme homme & comme femme;
Etre, la nuit, du sexe féminin,
Et tout le jour, du sexe masculin.

L'incube dit: *tel sera ton destin.*
 Et dès ce jour, la ribaude figure
 Jouit des droits de sa double nature.
 Mais Conculix avoit oublié net

De demander un don plus nécessaire,
 Un don, sans quoi nul plaisir n'est parfait,
 Un don charmant : eh quoi ? celui de plaire.
 Dieu pour punir ce génie effréné,
 Le rendit laid comme un diable incarné ;
 Et l'impudique avoit dessous le linge,
 Odeur d'un bouc, & poil gris d'un vieux singe :
 Pour comble enfin, de lui-même charmé,
 Il se croyoit tout fait pour être aimé.
 De tous côtés on lui cherchoit des belles,
 Des bacheliers, des pages, des pucelles.
 Et si quelqu'un, à ce monstre lascif,
 N'accordoit pas le plaisirs malhonnête,
 Bouchoit le nez, ou détournoit la tête,
 Il étoit sûr d'être empalé tout vif.

Le soir venu, Conculix étant femme,
 Un farfadet, de la part de madame,
 S'en vint prier monseigneur le bâtard
 A manger caille, oye, & bœuf au gros lard
 Dans l'entre-sol, tandis qu'en compagnie
 Jeanne soupoit avec cérémonie.
 Le beau Dunois, tout parfumé descend,
 Chez Conculix un soupé fin l'attend. . .
 Madame avoit prodigué la parure ;
 Les diamans surchargeoient sa coëffure ;
 Son gros cou jaune & ses deux bras quarrés
 Sont de rubis, de perles entourés ;
 Elle en étoit encor plus effroyable ;
 Elle le presse au sortir de la table.

Dunois trembla pour la première fois.
 Des chevaliers c'étoit le plus courtois :
 Il eut voulu de quelque politesse
 Payer au moins les soins de son hôtesse :

Et du rendront contemplant la laideur,
Il se disoit, j'en aurai plus d'honneur.
Il n'en eut point. Le plus bouillant courage
Peut quelquefois essuyer cet outrage.
Lors, Conculix, qui le crut impuissant,
Chassa du lit le guerrier languissant ;
Et prononça la sentence fatale ;
Criant aux siens ; *Sergens, qu'on me l'empale !*

Le beau Dunois vit faire incontinent
Tous les apprêts de ce grand châtement.
Ce fier guerrier, l'honneur de sa patrie,
Il va périr au printemps de sa vie.
Dedans la cour il est conduit tout nu,
Pour être assis sur un bâton poinru.
Déjà du jour la belle avant-couriere,
De l'orient entr'ouvroit la barriere.
Or, vous sçavez que cet instant préfix
Changeoit madame en monsieur Conculix,
Il s'en va droit au lit de la Pucelle,
Les rideaux tire, & lui fourrant au sein
Les doigts velus d'une gluante main,
Il a déjà l'héroïne empestée.
D'un gros baiser de sa bouche infectée.
Plus il s'agite, & plus il devient laid.

Jeanne, qu'anime une chrétienne rage,
D'un bras nerveux lui détache un soufflet
A poing fermé sur son vilain visage.
Le magot tombe, & roule en bas du lit,
Les yeux se poche, & le nez se meurtrit.
Il crie, il heurle. Une troupe profane
Vient à son aide ; on vous empoigne Jeanne.
On va punir sa fiere cruauté

Par l'instrument chez les Turcs usité,
De sa chemise aussitôt dépouillée,
De coups de fouets en passant flagellée,
Elle est livrée aux cruels empaleurs.

Le beau Dunois, soumis à leurs fureurs,
N'attendoit plus que son heure dernière,
Faisant à Dieu sa dévotè prière:
Mais une oeillade impérieuse & fiere
De temps en temps étonnoit les bourreaux,
Et ses regards disoient, c'est un héros.

Mais quand Dunois eut vu son héroïne,
Des fleurs de lys vengeresse divine,
Prête à subir cette effroyable mort,
Il déplora l'inconstance du sort.
De la Pucelle il parcouroit les charmes:
Et regardant les funestes apprêts
De ce trépas, il répandit des larmes,
Que pour lui-même il ne versa jamais.

Non moins superbe & non moins charitable,
Jeanne, aux frayeurs toujours impénétrable,
Languissamment le beau bâtard lorgnoit:
Et pour lui seul son grand cœur gémissoit.
Leur nudité, leur beauté, leur jeunesse,
Dans leur pitié mettoit trop de tendresse:
Leurs feux secrets, par un destin nouveau,
Ne s'échappoient qu'à l'aube de leur tombeau.
Et cependant l'animal amphibie,
A son dépit joignant la jalouise,
Faissoit aux siens l'effroyable signal,
Qu'on embrochât le couple déloyal.

Dans ce moment, une voix de tonnerre,
Qui fit trembler & les airs & la terre,

Crie : arrêtez , gardez-vous d'empaler ;
 N'empalez pas. Ces mots font reculer
 Les fiers licteurs. On regarde , on avise
 Sous le portal un grand homme d'Eglise ,
 Coëffé d'un froc , les reins ceints d'un cordon.
 On reconnu le pere Grisbourdon.
 Ainsi qu'un chien , dans la forêt voisine ,
 Ayant senti d'une adroite narine
 Le doux fumer , & tous ces petits corps
 Sortans au loin de quelque cerf dix-cors ,
 Il le poursuit d'une course legere ,
 Et sans le voir , par l'odeur amené ,
 Franchit fossés , se glisse à la bruyere ;
 Par d'autres cerfs il n'est point détourné.
 L'indigne fils de saint François d'Assise ,
 Porté toujours sur son gros muletier ,
 De la Pucelle a suivi le sentier ,
 Courant sans cesse , & ne lâchant point prise.
 En arrivant , il crie à Conculix ;
 Au nom du diable , & par les eaux du Stix !
 Par le démon , qui sur ton digne pere ?
 Par le pseautier de sœur Alix ta mere !
 Sauve le jour à l'objet de mes vœux.
 Regarde-moi : je viens payer pour deux.
 Si ce guerrier & si cette pucelle
 N'ont pu remplir avec toi leur devoir ,
 Je tiendrai lieu de ce couple rebelle.
 D'un cordelier éprouve le pouvoir.
 Tu vois de plus cet animal insigne ,
 Ce mien mulet de me porter si digne ,
 Je t'en fais don : c'est pour toi qu'il est fait :
 Et tu diras : tel moine , tel mulet.
 Laissons aller ce gendarme profane :
 Qu'on le délie & qu'en nous laisse Jeanne.

*Nous demandons tous deux pour digne prix
Cette beauté dont nos cœurs sont épris.*

On vous dira, qu'il n'est point de femelle,
Tant pudibonde, & tant vierge fut-elle,
Qui n'eut été fort aise en pareil cas.
Mais la Pucelle aimoit mieux le trépas :
Et ce secours infernal & lubrique
Sembloit horrible à son ame pudique.
Elle pleuroit, elle imploroit les cieux,
Et rougissant d'être ainsi toute nue,
De temps en temps fermant ses tristes yeux,
Ne voyant point; croyoit n'être point vue.

Le bon Dunois étoit désespéré ;
Quoi ? disoit-il, ce paillard décloîtré
Aura ma Jeanne, & perdra ma patrie !
Tout va céder à ce forcier impie,
Tandis que moi, discret jusqu'à ce jour,
Modestement je cachois mon amour !

Pour Conculix, le discours énergique
Du Cordelier fit sur lui grand effet.
il accepta le marché séraphique.
*Ce soir, dit-il, vous & votre mulet
Tenez vous prêts... cependant je pardonne
À ces marmots, & vous les abandonne.*

Le moine, alors, d'un air d'autorité,
Frappa trois coups sur l'animal bête,
Puis fit un cercle, & prit de la poussière,
Que sur la bête il jeta par derrière,
En lui disant ces mots toujours puissans,
Que Zoroastre enseignoit aux Persans.

À ces grands mots, dits en langue du diable,

O grand pouvoir ! ô merveille ineffable !
Notre mulot sur deux pieds se dressa ;
Sa tête oblongue en longue se changea ;
Ses longs crins noirs petits cheveux devinrent ;
Sous son bonnet ses oreilles se tinrent.
Ainsi jadis ce sublime Empereur ;
Dont Dieu punit le cœur dur & superbe ,
Sept ans cheval , & sept ans nourri d'herbe ,
Redevint homme , & n'en fut pas meilleur.

Du cintre bleu de la céleste sphère ,
Denis voyoit avec des yeux de pere ,
De Jeanne d'Arc le triste & piteux cas ,
Faire eut-il dû de Vulcain le faux pas ,
Il eut voulu s'élançer sur la terre.
Mais il étoit lui-même en embarras .
Denis s'étoit attiré sur les bras
Par son voyage une fâcheuse affaire .
Saint George étoit le patron d'Angleterre .
Il se plaignoit que monsieur saint Denis ,
Sans aucun ordre & sans aucun avis ,
A ses Bretons eut fait ainsi la guerre .
George & Denis , de propos en propos ,
Piqués au vif , en vinrent aux gros mots .
Les saints Anglois ont dans leur caractère
Je ne sçais quoi de fier & d'insulaire .

Mais il est temps , lecteur , de m'arrêter .
Il faut fournir une longue carrière .
J'ai peu d'haleine , & je dois vous conter
Le dénoûment de cette grande affaire ,
Dire comment le tout se débrouilla ,
Ce que fit Jeanne , & ce qui se passa
Dans les enfers , au ciel , & sur la terre .



LA
PUCELLE
D'ORLÉANS.



CHANT SIXIEME.

*Le Cordelier Grisbourdon, qui avoit voulu viole
Jeanne, est en enfer. Il raconte son aventure aux
diables.*

O MES amis! vivons en bons chrétiens;
C'est le parti, croyez-moi, qu'il faut prendre;
A son devoir il faut enfin se rendre.
Dans mon printemps j'ai hanté des vauriens;
A leurs desirs ils se livroient en proie:
Souvent au bal, jamais dans le saint lieu,
Soupant, couchant chez des filles de joie;
Et se moquant des serviteurs de Dieu.
Qu'arrive-t-il? La mort, la mort fatale!
Aunez camard, à la tranchante faulx,
Vient visiter nos diseurs de bons mots.
La fièvre ardente, à la marche inégale;
Fille du Srix, huissiere d'Atropos,
Porte le trouble en leurs petits cerveaux;

A leur chevet ; une garde , un notaire ,
Viennent leur dire , allons , il faut partir ;
Où voulez-vous , monsieur , qu'on vous enterre ?
Lors , un tardif & foible repentir ,
Sort à regret de leur mourante bouche :
L'un à son aide appelle saint Martin ,
L'autre saint Roch , l'autre sainte Nitouche .
On psalmodie , on braille du Latin ,
On les asperse , hélas ! le tout envain .
Aux pieds du lit se tapit le matin ,
Ouvrant la griffe : & lorsque l'ame échappe
Du corps chétif , au passage il la happe ,
Puis vous la porte au fin-fond des enfers ,
Digne séjour de ces esprits pervers .

Mon cher lecteur , il est temps de te dire ,
Qu'un jour Satan , seigneur du sombre empire ,
A ses vassaux donnoit un grand régal ;
Il étoit Fête au manoir infernal .
On avoit fait une énorme recrue ,
Et les démons buvoient la bien-venue
D'un certain Pape ; & d'un gros Cardinal ,
D'un Roi du nord , de quatorze Chanoines ,
De deux Curés ; & de quarante Moines ,
Tous frais venus du séjour des mortels ,
Et dévolus aux brasiers éternels .
Le Roi cornu de la ouaille noire
Se déridoit ; entouré de ses pairs ;
On s'ennivroit du nectar des enfers :
On fredonnoit quelques chansons à boire ,
Lorsqu'à la porte il s'élève un grand cri :
Ah ! bon jour donc ; vous voilà ! vous voici !
C'est lui , messieurs , c'est le grand émissaire ;
C'est Grisbourdon , notre Féal ami :

Entrez, entrez; & chauffez-vous ici.
 Et bras dessus, & bras dessous, beau pere,
 Beau Griffourdon, docteur de Lucifer,
 Fils de Satan, apôtre de l'enfer!
 On vous l'embrace, on le baise, on le serre;
 On vous le porte, en moins d'un tour de main,
 Toujours baisé vers le lieu du Festin.

Satan se leve, & lui dit; *filz du diable!*
O des frapprats ornement vénérable!
Certe sitôt je n'espérois te voir.
Chez les humains tu m'étois nécessaire.
Qui mieux que toi peuploit notre manoir?
Par toi la France étoit mon séminaire.
En te voyant, je perds tout mon espoir;
Mais du destin la volonté soit faite!
Bois avec nous, & prends place à ma droite.

Le Cordelier plein d'une sainte horreur,
 Baisé à genoux l'ergot de son seigneur;
 Puis d'un air morne il jette au loin la vue,
 Sur cette vaste & brillante étendue:
 Séjour de feu, qu'abitent pour jamais
 L'affreuse mort, les tourmens, les forfaits:
 Trône éternel, où sied l'esprit immonde;
 Abîme immense; où s'engloutit le monde;
 Sépulchre où git la docte antiquité,
 Esprit, amour, sçavoir; grace, beauté,
 Et cette foule immortelle, innombrable
 D'enfans du ciel, tous créés pour le diable,
 Tu sçais, lecteur, qu'en ces Feux dévorans,
 Les meilleurs Rois sont avec les tirans.
 Nous y plaçons Antonin, Marc-Aurele,
 Le bon Trajan, des princes le modele,
 Le doux Titus, l'amour de l'univers,

Les deux Catons, les fléaux des pervers,
Ce Scipion, maître de son courage,
Lui qui vainquit & l'amour & Carthage.
Vous y grillez, docte & sçavant Platon!
Divin Homere! éloquent Ciceron!
Et vous, Socrate, enfant de la sagesse,
Martir de Dieu dans la profâne Grece!
Juste Aristide, & vertueux Solon!
Tous malheureux morts sans confession!

Mais ce qui plus étonna Grisbourdon,
Ce fut de voir dans la chaudiere grande
Certains quidams, saints ou Rois, dont le nom
Orne l'histoire & pare la légende.
Un des premiers étoit le Roi Clovis.
Je vois d'abord mon lecteur qui s'étonne
Qu'un si grand Roi, qui tout son peuple a mis
Dans le chemin du bénoit paradis,
N'ait pu jouir du salut qu'il nous donne.
Ah! qui croiroit, qu'un premier Roi chrétien
Fut en effet damné comme un payen?
Mais mon lecteur se souviendra très-bien,
Qu'être lavé de cette eau salutaire,
Ne suffit pas, quand le cœur est gâté.
Or ce Clovis, dans le crime empâté,
Portoit un cœur inhumain, sanguinaire:
Et saint Remi ne put laver jamais
Le Roi des Francs, gangrené de Forfaits.

Parmi ces grands, ces souverains du monde,
Ensevelis dans cette nuit profonde,
On discernoit le fameux Constantin.
Est-il bien vrai? crioit avec surprise
Le moine gris; ô rigueur! ô destin!
Quoi, ce héros, Fondateur de l'Eglise,

Qui de la terre a chassé les Faux Dieux,
 Est descendu dans l'enfer avec eux ?
 Lors , Constantin dit ces tristes paroles :
Pai renversé le culte des idôles ;
Sur les débris de leurs temples fumans ,
Au Dieu du ciel j'ai prodigué l'encens.
Mais tous mes soins pour sa grandeur suprême
N'eurent jamais d'autre objet que moi-même.
Les saints autels n'étoient à mes regards
Qu'un marche-pied du trône des Césars.
L'ambition , les sureurs , les délices ,
Etoient mes Dieux , avoient mes sacrifices.
L'or des chrétiens , leurs intrigues , leur sang ,
Ont cimenté ma fortune & mon rang.
Pour conserver cette grandeur si chere ,
Pai massacré mon malheureux beau-pere.
Dans les plaisirs & dans le sang plongé ,
Foible & barbare , en ma sureur jalouse ,
Ivre d'amour , & de soupçons rongé ,
Je fis périr mon fils & mon épouse.
O Grisbourdon ! ne sois plus étonné
Si , comme toi , Constantin est damné.
Ainsi que lui vingt Rois fêtés à Rome
Dans ces bas lieux brûleront à jamais.
Le Pape eut beau pour payer leurs bienfaits
Les mettre en rouge au livre qu'on renomme ,
Leur donner jour & vouloir qu'on les chomme.
Le diable rit de tous ces beaux décrets.
D'après leur vie il leur lût leurs arrêts ,
Et chacun d'eux jugé sur ses forfaits
Rôtit ou bout comme il fut méchant homme.
 Riant au nez du sire Constantin ;
 Le Cordelier en fort mauvais latin
 Fit compliment , puis en marchant admire

Tous les secrets du ténébreux empire.

En même rang que ces fameux brigands
Si forttement célébrés sur la terre,
Et justement dévoués aux tourmens
Dans les enfers. Le très-révérénd Frere
Vit saint Louis la fleur de nos patrons.
Ce saint Louis, le pere des Bourbons.
Il maudissoit la cruelle manie
Qui sur la foi d'un fourbe Ultramontain
Lui fit laisser à son mauvais destin
Sans nuls galans sa femme tant jolie,
Pour s'en aller dans la Turquie Syrie
Assaffiner le pauvre Sarrazin.
Ce Roi bigot, incensé paladin,
Qui dans le ciel auroit eu belle place,
S'il eut été tout simplement chrétien,
Grilloit là bas, & le méritoit bien.
Homme pieux, sans être homme de bien,
Laisant le vrai pour prendre la grimace,
Il fut toujours au-delà de la grace,
Et bien plus loin que les commandemens.
Il se fessa, se couvrit de la haire,
Il but de l'eau, fit fort mauvaise chere.
Onc ne tâta de bisques, d'ortolans;
Onc ne mangea ni perdrix, ni Faisans.
Sur un chalit, sans fermer la paupiere,
L'esprit au ciel, la discipline en main,
Il attendit souvenr le lendemain.
Il eut mieux fait, certe, le pauvre sire,
De se gaudir avec sa Margoton
Tranquillement au sein de son empire,
C'est sur ma foi pour aller au démon
Un sot chemin que celui du martire.
Cet innocent renta les Quinze-vingts,

Pour le moutiers dota cent pauvres filles,
 Et fonda gîte aux dévots pélerins.
 C'est bien de quoi le mettre au rang des saints.
 Mais sans remords dans le sein des familles,
 Il répandit de ses dévotes mains
 Les tristes fruits des combats inhumains,
 Et le trépas, & l'affreuse indigence.
 Il appauvrit, il devasta la France,
 Il la remplit de veuves, d'orphelins.
 Quel diable eut fait plus de mal aux humains ?
 Le Grisbourdon se vit & seut se taire.
 Dans un réduit, à feu de réverbère,
 Il vit bouillir maints grands prédicateurs,
 Riches prélats, casuistes, docteurs,
 Moines d'Espagne & nonains d'Italie,
 De tous les Rois les graves confesseurs,
 De nos beautés les paillardards directeurs,
 Le paradis ils ont eu dans leur vie.

Dans le foyer d'un grand feu de charbon,
 La tête hors d'un énorme chaudron,
 Sous un grand Feutre en forme de galere,
 Le moine vir le Péroce Calvin
 Qui des deux yeux au défaut de la main
 Faisoit la nique à Luther son confrere,
 Puis menaçoit un Pontife Romain.
 A son regard farouche, atrabilaire,
 On connoissoit de l'orgueilleux sectaire
 Le mauvais cœur, l'esprit intolérant,
 L'ame jalouse & digne d'un tyran.
 Tout en cuisant, il sembloit être encore
 Dans sa cité, qu'un galant homme abhorre,
 Et que redoute un esprit dégagé,
 Des contes vieux, & du sot préjugé
 A voir rôtir Servet le grand apôtre,

Juste ennemis, toutefois indiscret,
 De saint Auteur, de sainte patronne,
 Rival haï, dont tout le crime étoit
 De raisonner mieux que lui ne faisoit
 Maître Calvin, les yeux chargés d'envie;
 Sembloit entendre & voir à ses genoux
 Lui crier grace & demander la vie.
 Ce Nivernois, (a) dont il fut si jaloux
 Ce sot prélat, faiseur de boutonnières,
 Galant cheri des jeunes chambrières,
 Qui préféra les caffards génévois
 Aux bonnes gens du pays champenois.
 Pendez, pendez, le vilain sembloit dire,
 Baïser foubrette est péché dont ma loi
 Ne permet point aux huguenots de rire.
 Et ce paillard doit périr sur ma foi
 Pour avoir eu plus de plaisir que moi.

Le cordelier d'une voix de tonnerre
 Qu'accompagnoit un regard furieux
 Lui dit, maraut, de quel droit sur la terre
 Prétendis-tu punir l'amour heureux?
 Qui t'avoua de la cruelle guerre
 Que tu livras à ces enfans des Dieux,
 Qu'une zèle ardent pour la paix des Familles
 Consacre au soin de soulager les filles.
 Dans la fureur dont il étoit atteint
 Certe le moine alloit faire tapage
 Et de Geneve à mal mettre le saint
 Quand il connut qu'il étoit dans la cage,
 Où de sa main Lucifer même a peint
 Tout les damnés que donnera chaque âge.

(a) *Spisame, Evêque de Nevers.*

Quiconque entroit dans ce damné réduit
 Se sentoit tôt animé de l'esprit.
 Il croyoit voir, il lui sembloit entendre
 Se demener, & genir les porraits.
 De l'avenir pénétrant les secrets
 Comme présens; sans jamais s'y méprendre;
 Il les avoit dans son cerveau frappé :
 Et des damnés chez les races futures
 Il devoit les noires aventures.
 Mieux que Prophète, ou démon incarné,

Le Grisbourdon dedans la galerie,
 Venant calmer sa claustrale furie,
 Il aperçut dans le fond d'un dortoir
 Certain Frocard, moitié blanc; moitié noir;
 Portant crinière en étoile arrondie.
 Au fier aspect de cet animal pie,
 Le cordelier, riant d'un ris malin,
 Se dit tout bas: cet homme est Jacobin.
 „ Quel est ton nom? s'écria-t-il soudain.
 L'ombre répond, d'un ton mélancolique :
 „ Hélas! mon fils, je suis saint Dominique.
 A ce discours, à cet auguste nom,
 Vous eussiez vu reculer Grisbourdon.
 Il se signoit, il ne pouvoit le croire.
 „ Comment, dit-il, dans la caverne noire
 „ Un si grand saint, un apôtre, un docteur,
 „ Vous, de la Foi le sacré protecteur,
 „ Homme de Dieu, prêcheur évangélique :
 „ Certes, ici la grace est en défaut.
 „ Vous dans l'enfer, ainsi qu'un hérétique :
 „ Pauvres humains! qu'on est trompé là-haut!
 „ Et puis allez dans vos cérémonies
 „ De tous les saints chanter les litanies,

Lors repartit , avec un ton dolent ,
 Notre Espagnol au manteau noir & blanc :
 » Ne songeons plus aux vains discours des hommes ;
 » De leurs erreurs qu'importe le fracas ;
 » Infortunés , tourmentés où nous sommes ,
 » Loués , fêtés où nous ne sommes pas.
 » Tel sur la terre a plus d'une chapelle ,
 » Qui dans l'enfer est cuit bien tristement .
 » Et tel au monde on damne impunement ;
 » Qui dans les cieux , a la vie éternelle .
 » Pour moi je suis dans la noire sequelle
 » Très justement , pour avoir autrefois
 » Persécuté ces pauvres Albigeois .
 » Je n'étois pas envoyé pour détruire ,
 » Et je suis cuit pour les avoir fait cuire .
 » Non que je sois condamné sans retour ;
 » J'espère encor me trouver quelque jour
 » Avec les saints , au séjour de la gloire :
 » Mais en ces lieux je fais mon purgatoire .
 Oh ! quand j'aurois une langue de fer ,
 Toujours parlant je ne sçaurois suffire ,
 Mon cher lecteur , à te nombrer & dire
 Combien de saints on rencontre en enfer .

Quand des damnés la cohorte rôtie
 Eut assez fait au fils de saint François
 Tous les honneurs de leur triste patrie ;
 Chacun cria , d'une commune voix ,
 » Cher Grisbourdon , conte-nous , conte , conte ;
 » Qui t'a conduit vers une fin si prompte ?
 » Conte-nous donc par quel étonnant cas
 » Ton ame dure est tombée ici-bas ?
 » Messieurs , dit-il , je ne m'en défends pas
 » Je vous dirai mon étrange aventure ;

„ Elle pourra vous étonner d'abord ;
 „ Mais il ne faut me taxer d'imposture :
 „ On ne ment plus sitôt que l'on est mort.
 „ J'étois là-haut, comme on sçait, votre apôtre ;
 „ Et pour l'honneur du froc, & pour le vôtre,
 „ Je conclusoit l'exploit le plus galant,
 „ Que jamais moine ait fait hors du couvent.
 „ Mon muletier, ah ! l'animal infigne !
 „ Ah ! le grand homme ! ah ! quel rival condigne !
 „ Mon muletier ferme dans son devoir,
 „ De Conculix avoit passé l'espoir.
 „ J'avois aussi pour ce monstre femelle,
 „ Sans vanité prodigué tout mon zèle.
 „ Le Conculix, ravi d'un tel effort ;
 „ Nous laissoit Jeanne en vertu de l'accord.
 „ Jeanne la forte, & Jeanne la rebelle,
 „ Perdoit bientôt ce grand nom de pucelle.
 „ Entre mes bras elle se débatoit ;
 „ Le muletier par - dessous la tenoit ;
 „ Et Conculix de bon cœur ricannoit.
 „ Mais croirez-vous ce que je vais vous dire ?
 „ L'air s'entrouvrit, & du haut de l'empire
 „ Qu'on nomme ciel, lieux où ni vous ni moi
 „ N'irons jamais, & vous sçavez pourquoi ;
 „ Je vis descendre, ô fatale merveille !
 „ Cet animal qui porte longue oreille,
 „ Et qui jadis à Balaam parla,
 „ Quand Balaam sur la montagne alla.
 „ Quelle terrible âne ! Il portoit une selle
 „ D'un beau velours ; & sur l'arçon d'icelle
 „ Etoit un fabre à deux larges trenchans ;
 „ De chaque épaule il lui fortoit une aîle,
 „ Dont il voloit, & devançoit les vents.
 „ A haute voix alors s'écria Jeanne ;
 „ Dieu soit loué ! voici venir mon âne.

- » A ce discours , je fus transi d'effroi.
» L'âne à l'instant ses quatre genoux plie,
» Leve sa queue & sa tête polie,
» Comme disant à Dunois , monte-moi.
» Dunois le monte ; & l'animal s'envole
» Sur notre tête , & passe , & caracole.
» Dunois planant le cimenterre en main ,
» Sur moi chetif fondit d'un vol soudain.
» Mon cher Satan , mon seigneur souverain ;
» Ansi , dit-on , lorsque tu fis la guerre
» Imprudemment au maître du tonnerre ,
» Tu vis sur toi s'élançer saint Michel ,
» Vengeur fatal des injures du ciel.
» Réduit alors à défendre ma vie ,
» J'eus mon recours à la forcellerie.
» Je dépouillai d'un nerveux cordelier
» Le sourcil noir & le visage altier.
» Je pris la mine & la forme charmante
» D'une beauté douce , fraîche , innocente ;
» De blonds cheveux se jouoient sur mon sein.
» De gaze fine une étoffe brillante
» Fit entrevoir une gorge naissante.
» J'avois tout l'art du sexe féminin.
» Je composois mes yeux & mon visage.
» On y voyoit cette naïveté ,
» Qui toujours trompe , & qui toujours engage.
» Sous ce vernis , un air de volupté
» Eur des humains rendu fou le plus sage.
» J'eusse ammoli le cœur le plus sauvage :
» Car j'avois tout , artifice & beauté.
» Mon paladin en parut enchanté.
» J'allois périr ; ce héros invincible
» Avoit levé son braquemart terrible :
» Son bras étoit à demi descendu ,
» Et Grisbourdon se croyoit pourfendu.

- " Dunois regarde , il s'émeur , il s'arrête.
 " Qui de Méduse eut vu jadis la tête ,
 " Etoit en roc mué soudainement :
 " Le beau Dunois changea bien autrement.
 " Il avoit l'ame avec les yeux frappée.
 " Je vis tomber sa redoutable épée ;
 " Je vis Dunois sentir à mon aspect
 " Beaucoup d'amour & beaucoup de respect.
 " Qui n'auroit cru que j'eusse eu la victoire ?
 " Mais voici bien le pis de mon histoire.

*Le muletier qui pressoit dans ses bras
 De Jeanne d'Arc les robustes appas ,
 En me voyant si gentille & si belle ,
 Brûla soudain d'une flamme nouvelle.
 Hélas ! mon cœur ne le soupçonnoit pas
 De convoiter des charmes délicats !
 Un cœur grossier connoître l'inconstance !
 Il lâcha prise , & j'eus la préférence.
 Il quitte Jeanne , ah ! funeste beauté !
 A peine Jeanne est-elle en liberté ,
 Qu'elle aperçut le brillant cimetièrre .
 Qu'avoit Dunois laissé tomber par terre.
 Du ser tranchant sa dextre se saisit :
 Et dans l'instant que le rustre infidèle
 Quittoit pour moi la superbe pucelle ,
 Par le cbignon Jeanne d'Arc m'abattit ,
 Et d'un revers , la nuque me fendit.*

*Depuis ce temps , je n'ai nulle nouvelle
 Du muletier , de Jeanne la cruelle ,
 De Conculix , de l'âne , de Dunois.
 Puisse-ils tous être empalés cent fois !
 Et que le ciel qui confond les coupables ,
 Pour mon plaisir les donne à tous les diables !
 Ainsi parloit le moine avec aigreur ;
 Et tout l'enfer en rit d'assez bon cœur.*



LA
PUCELLE
D'ORLÉANS.



CHANT SEPTIEME.

*Sortie du château de Conculix. Avanture d'Agnes
& de Monrose.*

QUITTONS l'enfer : quittons ce gouffre im-
monde
Où Grisbourdon brûle avec Lucifer.
Dressons mon vol aux campagne de l'air :
Et revoyons ce qui se passe au monde.
Ce monde , hélas ! est bien un autre enfer.
Je vois partout l'innocence proscrite :
L'homme de bien flétri par l'hipocrite ;
L'esprit , le goût , les beaux arts éperdus ,
Sont envolés , ainsi que les vertus.
Une rampante & lâche politique
Tient lieu de tout , est le mérite unique.
Le zèle affreux des dangereux dévots
Contre le sage arme la main des fots.
Et l'intérêt , ce vil roi de la terre ,
Pour qui l'on fait & la paix & la guerre ,

Triste & pensif auprès d'un coffre-fort ,
 Vend le plus foible aux crimes du plus fort.
 Chetifs mortels , infensés & coupables !
 De tant d'horreurs à quoi bon vous noircir ?
 Ah ! malheureux , qui péchez sans plaisir ,
 Dans vos erreurs foyez plus raisonnables.
 Soyez au moins des pécheurs fortunés ;
 Et puisqu'il faut que vous soyez damnés ,
 Damnez-vous donc par des fautes aimables.

Agnés Sorel sçut en user ainsi.
 On ne lui peut reprocher en sa vie
 Que les douceurs d'une tendre folie.
 Je lui pardonne ; & je pense qu'aussi
 Dieu , tout clément , aura pris pitié d'elle.
 En paradis tout saint n'est point pucelle.

Quand Jeanne d'Arc défendoit son honneur ,
 En combattant avec tant de bonheur ,
 Et que du fil de la céleste épée ,
 De Grisbourdon la tête fut tranchée ;
 Notre âne allé , qui dessus son harnois ,
 Portoit en l'air le chevalier Dunois ,
 Conçut alors le caprice profâne
 De l'éloigner ; & de l'ôter à Jeanne.
 Quelle raison en avoit-il ? L'amour ;
 Le tendre amour , & la naissante envie ;
 Dont en secret son ame étoit saisie.
 L'ami lecteur apprendra quelque jour
 Quel doux espoir , quelle flamme hardie
 Pressoient déjà ce héros d'Arcadie.
 Il prend son vol , & Dunois stupefait
 A tire d'aile est porté comme un trait.
 Il regarde de loin son héroïne ,
 Qui toute nue , & le fer à la main ,
 Le cœur ému d'une fureur divine ,

Rouge de sang , se frayoit un chemin.
 Le Conculix veut l'arrêter envain.
 Ses Farfadets , son peuple aérien ,
 En cent façons volent sur son passage :
 Jeanne s'en moque , & passe avec courage.
 Lorsqu'en un bois quelque jeune imprudent
 Voit une ruche , & s'approchant admire
 L'art étonnant de ce palais de cire ,
 De toutes parts un essain bourdonnant
 Sur mon badaut s'en vient fondre avec rage.
 Un peuple assés lui couvre le visage.
 L'homme piqué court à tort , à travers :
 De ses deux mains il frappe , il se demene ;
 Dissipe , tue , écrase par centaine
 Cette canaille , habitante des airs.
 C'étoit ainsi que la Pucelle fiere
 Chassoit au loin cette foule legere.

A ses genoux , le chetif muletier ,
 Craignant pour soi le sort du cordelier ,
 Tremble & s'écrie : ô Pucelle , ô ma mie !
 Dans l'écurie autrefois tant seroie ,
 Quelle furie ! épargne au moins ma vie :
 Que les honneurs ne changent point tes mœurs.
 Tu vois mes pleurs : ha , Jeanne , je me meurs !
 Jeanne répond : Faquin je te fais grace.
 Dans ton vil sang , de fange tout chargé ,
 Ce fer divin ne sera point plongé.
 Veget encor , & que ta lourde masse
 Ait à l'instant l'honneur de me porter.
 Je ne te puis en mulet translater.
 Mais ne m'importe ici de la figure :
 Homme , ou mulet , tu sera ma monture.
 Dunois m'a pris l'âne qui fut pour moi
 Et je prétends le retrouver en toi.

Çà qu'on se courbe. Elle dit, & la bête
 Baïsse à l'instant sa chauve & lourde tête,
 Marche des mains; & Jeanne sur son dos,
 Vas dans les champs affronter les héros:
 Pour Conculix, honteux, plein de colere,
 Il s'en alla murmurer chez son pere.

Mais que devint la belle Agnès Sorel?
 Vous souvient-il de son trouble cruel?
 Comme elle fut interdite, éperdue,
 Quand Jean Chandos l'embrassa toute nue?
 Ce Jean Chandos s'élança de ses bras
 Très brusquement, & courut aux combats.
 La belle Agnès crut sortir d'embarras:
 De son danger encor toute surprise,
 Elle juroit de n'être jamais prise
 A l'avenir en un semblable cas:
 Au bon Roi Charles elle juroit tout bas,
 D'aimer toujours ce Roi qui n'aime qu'elle,
 De respecter ce tendre & doux lien,
 Et de mourir plutôt qu'être infidelle,
 Mais il ne faut jamais jurer de rien.

Dans ce fracas, dans ce trouble effroyable,
 D'un camp surpris tumulte inséparable,
 Quand chacun court, officier & soldat,
 Que l'un s'enfuit & que l'autre combat,
 Que les valets, frippons suivans l'armée,
 Pillent le camp de peur des ennemis,
 Parmi les cris, la poudre, & la fumée;
 La belle Agnès se voyant sans habits,
 Du grand Chandos entre en la garde-robe;
 Puis, avissant chemise, mules, robe,
 Saisit le tout en tremblant & sans bruit;
 Même elle prend jusqu'au bonnet de nuit.

Tout vint à point ; car de bonne fortune
 Elle aperçut une jument bay-brune ,
 Bride à la bouche & selle sur le dos ,
 Que l'on devoit amener à Chandos
 Son écuyer , vieil ivrogne intrépide ,
 Tout en dormant la tenoit par la bride.
 L'adroite Agnès s'en va subtilement
 Oter la bride à l'écuyer dormant :
 Puis , se servant de certaine escabelle ,
 Y passé un pied , monte , se met en selle ,
 Pique , & s'en va , croyant gagner les bois ,
 Pleinte de crainte & de joie à la fois.

L'ami Bonneau court à pied dans la pleine ,
 En maudissant sa pesante bedaine ,
 Ce beau voyage , & la guerre , & la cour ,
 Et les Anglois , & Sorel , & l'amour.

Or , de Chandos le très-fidèle page ,
 (Monrose étoit le nom du personnage)
 Qui revenoit ce matin d'un message ,
 Voyant de loin tout ce qui se passoit ,
 Cette jument qui vers le bois couroit ;
 Et de Chandos la robe & le bonnet ,
 Devinant mal ce que ce pouvoit être ,
 Crut fermement que c'étoit son cher maître ,
 Qui , loin du camp demi nu s'enfuyoit.
 Epouvanté de l'étrange aventure ,
 D'un coup de fouet il hâte sa monture ,
 Galope & crie , *ah ! mon maître ! ah ! seigneur !*
Vous poursuit-on ? Charlot est-il vainqueur ?
Où courez-vous ? je vais partout vous suivre.
Si vous mourez , je cesserai de vivre.
 Il dit & vole ; & le vent emportoit

Lui, son cheval, & tout ce qu'il disoit.

La belle Agnès, qui se croit poursuivie,
Court dans le bois au péril de sa vie.
Le page y vole, & plus elle s'enfuit,
Plus notre Anglois avec ardeur la suit.
Elle jument bronche; & la belle éperdue,
Jettant un cri dont retentit la nue,
Tombe à côté, sur la terre étendue.

Le page arrive, aussi prompt que les vents;
Mais il perdit l'usage de ses sens,
Quand cette robe ouverte & voltigeante,
Lui découvrit une beauté touchante,
Un sein d'albâtre, & cuissés dont l'amour
A dessiné la forme & le contour.

Bel Adonis! telle fut ta surprise,
Quand la maîtresse & de Mars & d'Anchise,
Du haut des cieus, le soir au coin d'un bois,
S'offrit à toi pour la première fois.
Vénus sans doute avoit plus de parure.
Une jument n'avoit pas renversé
Son corps divin de fatigue harassé:
Bonnet de nuit n'étoit point sa coëffure.
Son cu d'ivoire étoit sans meurtrissure.
Mais Adonis, à ces attraits tout nus,
Balanceroit entre Agnès & Vénus.
Le jeune Anglois se sentit l'ame atteinte
D'un feu mêlé de respect & de crainte.
Il prend Agnès, & l'embrasse en tremblant:
Hélas! dit-il, seriez-vous point blessée;
Agnès sur lui tourne un œil languissant,
Et d'une voix timide, embarrassée,
En soupirant elle lui parle ainsi:

Qui que tu sois qui me poursuis ici ,
Si tu n'as point un cœur né pour le crime ,
N'abuse point du malheur qui m'opprime.
Jeune étranger , conserve mon honneur ,
Sois mon appui , sois mon libérateur !
Elle ne put en dire davantage ;
Elle pleura , détourna son visage ;
Triste & confuse , & tout bas promettant
D'être fidèle au bon Roi son amant.

Monrose ému fut un temps en silence.
Puis il lui dit d'un ton tendre & touchant ;
O ! de ce monde adorable ornement ,
Que sur les cœurs vous avez de puissance !
Je suis à vous ; comptez sur mon secours ;
Vous disposez de mon cœur , de mes jours ,
De tout mon sang. Ayez tant d'indulgence ,
Que d'accepter que j'ose vous servir ;
Je n'en veux point une autre récompense.
C'est être heureux que de vous secourir.
Il tire alors un flacon d'eau des carmes ;
Sa main timide en arrose ses charmes ,
Et les endroits de rose & de lis ,
Qu'avoient la felle & la chute meurtris.
La belle Agnès rougissoit sans colere ,
Ne trouvoit point sa main trop téméraire ,
Et le lorgnoit sans crainte , sans effroi ,
Jurant toujours d'être fidèle au Roi.

Le page ayant employé sa bouteille ,
Rare beauté ! dit-il , je vous conseille
De cheminer jusques au bourg voisin ;
Nous marcherons par ce petit chemin.
Dedans ce bourg nul soldat ne demeure ;

Nous y serons avant qu'il soit une heure.
 Pai de l'argent, & l'on vous trouvera
 Et coëffe, & juppe, & tout ce qu'il faudra,
 Pour habiller avec plus de décence
 Une beauté digne d'un Roi de France.
 La dame errante approuva son avis.
 Monrose étoit si tendre & si soumis,
 Etoit si beau, sçavoir à tel point vivre,
 Qu'on ne pouvoit s'empêcher de le suivre.
 Quelque censeur, interrompant le fil
 De mon discours, dira; mais se peut-il
 Qu'un étourdi, qu'un jeune homme, qu'un page,
 Fut près d'Agnès respectueux & sage?
 Qu'il ne prit point la moindre liberté?
 Ah! laissez là vos censures rigides;
 Le page aimoit; & la volupté
 Nous rend hardis, l'amour nous rend timides.

Agnès & lui marchaient donc vers ce bourg,
 S'entretenant de beaux propos d'amour,
 D'exploits de guerre & de chevalerie,
 De contes vieux, & de galanterie.
 Notre écuyer, de cent pas en cent pas,
 S'approchoit d'elle, & baisoit ses beaux bras;
 Le tout d'un air respectueux & tendre.
 La belle Agnès ne sçavoit s'en défendre;
 Mais rien de plus. Ce jeune homme de bien
 Vouloit beaucoup, & ne demandoit rien.

Dedans le bourg ils sont entrés à peine;
 Dans un logis son écuyer la mene,
 Bien fatiguée. Agnès entre deux draps,
 Modestement repose ses appas.
 Monrosé court, & va, tout hors d'haleine,
 Chercher partout, pour dignement servir,

Alimenter , chauffer , coëffer , vêtir ,
Cette beauté , déjà sa souveraine.
O jeune enfant , dont l'amour & l'honneur
Ont pris plaisir à diriger le cœur !
Où sont les gens , dont la sagesse égale
Les procédés de ton ame loyale ?

Dans ce logis , ciel ! que vais-je avouer ?
De Jean Chandos logeoit un aumônier.
Tout aumônier est plus hardi qu'un page.
Le scélérat , informé du voyage
Du beau Monrose , & de la belle Agnès ,
Et trop instruit que dans son voisinage ,
A quatre pas reposoient tant d'attraits ,
Pressé soudain de son desir infâme ,
Les yeux ardents , le sang rempli de flamme ,
Le corps en rue , de luxure enivré ,
Entre , en jurant , comme un désespéré ,
Ferme la porte , & les deux rideaux tire.
Mais , cher lecteur , il convient de te dire
Ce que faisoit en ce même moment
Le beau Dunois sur son âne volant.





LA
PUCELLE
D'ORLÉANS.



CHANT HUITIEME.

*Description du Temple de la Renommée. Avanture
de Dorothée.*

AU haut des airs, où les Alpes cheuues
Porte leur tête, & divisent les nues,
Vers ce rocher fendu par Annibal,
Fameux passage, aux Romains si fatal,
Qui voit le ciel s'arrondir sur sa tête,
Et sous ses pieds se former la tempête,
Est un palais de marbre transparent,
Sans toit ni porte, ouvert à tout venant.
Tous les dedans sont des glaces fidèles,
Si que chacun qui passe devant elles,
Ou belle, ou laide, ou jeune homme, ou barbon
Peut se mirer tant qu'il lui semble bon.
Mille chemin mement devers l'empire
De ces beaux lieux, où si bien l'on se mire.
Mais ces chemins sont tous bien dangereux.

Il faut franchir des abîmes affreux.
 Tel bien souvent sur ce nouvelle Olympe
 Est arrivé, sans trop sçavoir par où :
 Chacun y court ; & tandis qu'un y grimpe ,
 Il en est cent qui se casse le cou.

De ce palais la superbe maîtresse ,
 Est cette vieille & bavarde Déesse ,
 La Renommée , à qui , dans tous les temps ,
 Le plus modeste a donné quelque encens.
 Le sage dit , que son cœur la méprise ;
 Qu'il hait l'éclat que lui donne un grand nom :
 Que la louange est pour l'ame un poison.
 Le sage ment , & dit une sottise.
 La Renommée est donc en ces hauts lieux
 Les courtisans donc elle est entourée ,
 Princes , pédans , guerriers , religieux ,
 Escorte vaine & de vent enivrée ,
 Vont tous priant & criant à genoux :
 O Renommée ! ô puissante Déesse !
 Qui sçavez tout & qui parlez sans cesse ,
 Par charité , parlez un peu de nous.

Pour contenter leurs ardeurs indiscrettes ,
 La Renommée a toujours deux trompettes ;
 L'une , à sa bouche appliquée à propos ,
 Va célébrant les exploits des héros !
 L'autre est . . . au cu , puisqu'il faut vous le dire ,
 C'est celle-là , qui sert à nous instruire
 De ce fatras de volumes nouveaux ,
 Vers de Danchet , prose de Marivaux ,
 Productions de plumes mercénaires ,
 Et du Parnasse infectes éphémères ,
 Qui l'un par l'autre éclipsés tour à tour ,
 Fais en un mois , périssent en un jour :

Ensevelis dans le fond des colléges ,
Rongés des vers , eux & leurs priviléges.

Gentil Dunois ! sur ton âne monté ,
En ce beau lieu tu te vis transporté :
Ton nom fameux , qu'avec justice on fête ,
Etoit corné par la trompette honnête.
Tu regardois ces miroirs si polis.
O quelle joie enchantoit tes esprits !
Car tu voyois dans ces glaces brillantes
De tes vertus les images vivantes :
Non seulement des sièges , des combats.
Et ces exploits qui font tant de fracas ;
Mais des vertus encore plus difficiles ,
Des malheureux de tes bienfaits chargés ;
Te bénissant au sein de leurs aziles :
Des gens de bien à la cour protégés.
Dunois ainsi contemplant son histoire ,
Se complaisoit à jouir de sa gloire.
Son âne aussi s'amusoit à se voir ,
Se pavanant de miroir en miroir.

On entendit , dessus ces entrefaites ,
Sonner en l'air une des deux trompettes :
Elle disoit : *voici l'horrible jour ,*
Où dans Milan la sentence est dictée.
On va brûler la belle Dorothee.
Pleurez , mortels , qui connoissez l'amour !

Qui ? dit Dunois : quelle est donc cette belle ?
Qu'a-t'elle fait ? Pourquoi la brûle t'on ?
Passé , après tout , si c'est une laidron.
Mais dans le feu mettre un jeune tendron ,
Par tous les saints , c'est chose trop cruelle !

Comme il parloit la trompette reprit ;
Telle est la loi : hélas ! il est écrit ,
O Dorothee ! ô pauvre Dorothee !
Qu'en feu cuisant tu vas être jettée ,
Si la valeur d'un chevalier loyal
Ne te ravit à ce brazier fatal.

A cet avis , Dunois sentit dans l'ame
 Un prompt desir de secourir la dame.
 Car vous sçavez , que sitôt qu'il s'offroit
 Occasion de marquer son courage ,
 Venger un tort , redresser quelque outrage ,
 Sans raisonner ce héros y couroit.

Allons , dit-il à son âne fidèle ,
Vole à Milan , vole où l'honneur t'appelle.
 L'âne aussitôt les deux ailes étend.
 Un chevalier va moins rapidement.

Il voit déjà la ville , où la justice
 Arrangeoit tout pour cet affreux supplice.
 Dans la grand'place on élève un bucher :
 Trois cens archers , gens cruels & timides ;
 Du mal d'autrui monstres toujours avides ,
 Rangent le peuple , empêchent d'approcher.
 On voit partout le beau monde aux fenêtres ,
 Attendant l'heure , & déjà larmoyant.
 Sur un balcon , l'Archevêque & ses Prêtres
 Observent tout d'un œil ferme & constant.

Quatre alguasils amènent Dorothee ,
 Nue en chemise , & de fers garotée.
 Le juste excès de son affliction ,
 Le désespoir , & la confusion
 Devant ses yeux répandent un nuage.
 Tome I. I.

Des pleurs amers inondent son visage.
 Elle entrevoit d'un œil mal assuré,
 L'affreux poteau pour la mort préparé.
 Et ses sanglots se faisant un passage :
O mon amant ! ô toi qui dans mon cœur
Régués encor dans ce moment d'horreur !...
 Elle ne put en dire davantage :
 Et béguayant le nom de son amant ,
 Elle tomba , sans voix , sans sentiment ,
 Le front jauni d'une pâleur mortelle :
 Dans cet état elle étoit encor belle.

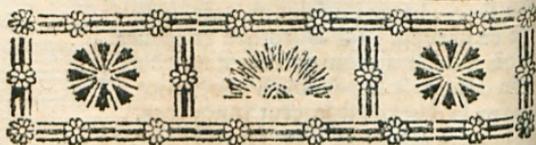
Un scélérat , nommé Sacrogorgon ,
 De l'Archevêque infâme champion ,
 La dague au poing , vers le bucher s'avance ,
 Le front armé de fer & d'impudence ,
 Et dit tout haut ; *Messieurs , je jure Dieu*
Que Dorothee a mérité le feu.
Est-il quelqu'un qui prenne sa querelle ?
Est-il quelqu'un qui combatte pour elle ?
S'il en est un , que cet audacieux
Ose à l'instant se montrer à mes yeux ,
Voici de quoi lui fendre la cervelle.
 Disant ces mots , il marche fierement ,
 Branlant en l'air un braquemart tranchant ,
 Roulant les yeux , tordant sa laide bouche.
 On frémissoit à son aspect farouche.
 Et dans la ville il n'étoit écuyer ,
 Qui Dorothee osât justifier.
 Sacrogorgon venoit de les confondre.
 Chacun pleuroit , & nul n'osoit répondre.
 Le fier prélat , du haut de son balcon ,
 Encourageoit le cruel champion.

Le bean Dunois , qui planoit sur la place ,

Fut si touché de l'insolente audace
 De ce pervers ; & Dorothee en pleurs
 Etoit si belle au sein de tant d'horreurs ;
 Son désespoir la rendoit si touchante ,
 Qu'en la voyant il la crut innocente.
 Il saute à terre ; & d'un ton élevé ,
 C'est moi , dit-il , face de réprouvé
 Qui vient ici montrer par mon courage ,
 Que Dorothee est vertueuse & sage ,
 Et que tu n'est qu'un fanfaron brutal ,
 Supôt du crime , & menteur déloyal.
 Je veux d'abord sçavoir de Dorothee
 Quelle noirceur lui peut être imputée :
 Quel est son cas , & par quel guet-à-pend
 On fait brûler les filles à Milan.
 Il dit ; le peuple à la surprise en proie ;
 Poussa des cris d'espérance & de joie.
 Sacrogorgon , qui se mouroit de peur ,
 Fit , comme il put , semblant d'avoir du cœur.
 Le fier prélat , sous sa mine hypocrite ,
 Ne peut cacher le trouble qui l'agite.

A Dorothee alors le beau Dunois ,
 S'en vint parler d'un air humble & courtois :
 Et cependant que la belle lui conte ,
 En soupirant ; son malheur & sa honte ;
 L'âne divin , sur l'Eglise perché ,
 De tout ce cas paroissoit fort touché.
 Et de Milan les dévotres familles ,
 Bénissoient Dieu , qui prend pitié des filles.





LA
PUCELLE
DORLÉANS.



CHANT NEUVIEME.

*Dunois ravit l'innocente Dorothee à la sainte
inquisition.*

LORSQUE autrefois, au printemps de mes jours,
Je fus quitté par ma belle maîtresse,
Mon tendre cœur fut navré de tristesse,
Je détestai l'empire des amours.
Mais d'offenser par le moindre discours
Cette beauté que j'avois encensée,
De son bonheur oser troubler le cours,
Un tel forfait n'entra dans ma pensée ;
Gêner un cœur, ce n'est pas ma façon,
Que si je traite ainsi les infidelles,
Vous comprenez, a plus forte raison,
Que je respecte encor plus les cruelles.
Il est affreux d'aller persécuter
Un tendre cœur que l'on n'a pu dompter.
Si la maîtresse, objet de votre hommage,

Ne peut pour vous des mêmes feux brûler ;
 Cherchez ailleurs un plus doux esclavage ;
 On trouve assez de quoi se consoler ;
 Ou bien buvez , c'est un parti si sage !
 Et plut à Dieu qu'en un cas tour pareil
 Ce fier prélat , qu'amour rendit barbare ,
 Cet oppresseur d'une beauté si rare ,
 Se fut servi d'un aussi bon conseil !

Déjà Dunois à la belle affigée
 Avoit rendu le courage & l'espoir ;
 Mais avant tout il convenoit sçavoir
 Les attentats dont elle étoit chargée.

” O vous ! dit-elle , en baissant ses beaux yeux ,
 Ange divin , qui descendez des cieux !
 Vous qui venez prendre ici ma défense ,
 Vous sçavez bien quelle est mon innocence.

Dunois reprit ; ” je ne suis qu'un mortel ;
 Je suis venu par une étrange allure
 Pour vous sauver d'un trépas si cruel.
 Nul dans les cœur ne lit que l'Eternel ;
 Je crois votre ame & vertueuse & pure ;
 Mais dites-moi , pour Dieu , votre aventure.

Lors Dorothee , en essuyant ses pleurs ,
 Dont le torrent son beau visage mouille ,
 Dit ; ” l'amour seul a fait tous mes malheurs ;
 Vous connoissez monsieur de la Trimouille ?
 Oui , dit Dunois ; c'est mon meilleur ami ;
 Peu de héros ont une ame aussi belle.
 Mon Roi n'a point de guerrier plus fidelle ;
 L'Anglois n'a point de plus fier ennemi ;
 Nul chevalier n'est plus digne qu'on l'aime.
 Il est trop vrai , dit-elle ; c'est lui-même.

„ Il ne s'est pas écoulé plus d'un an ,
 „ Depuis le jour qu'il a quitté Milan.
 „ C'est en ces lieux qu'il m'avoit adorée.
 „ Il le juroit , & j'ose être assurée
 „ Que son grand cœur est toujours enflammé ;
 „ Qu'il m'aime encor , car il est trop aimé.
 „ Ne doutez point , dit Dunois , de son ame ;
 „ Votre beauté vous répond de sa flamme.
 „ Je le connois ; il est ainsi que moi ,
 „ A ses amours fidèle comme au Roi.
 L'autre reprit ; Ah ! monsieur , je vous croi.
 „ O ! jour heureux ; où je le vis paroître ;
 „ Où des mortels il étoit à mes yeux
 „ Le plus aimable & le plus vertueux ;
 „ Où de mon cœur il se rendit le maître !
 „ Je l'adorois , avant que ma raison
 „ Eut put sçavoir si je l'aimois , ou non.
 „ Ce fut , monsieur , ô moment délectable !
 „ Chez l'Archevêque , où nous étions à table ,
 „ Que ce héros , plein de sa passion ,
 „ Me fit , me fit sa déclaration.
 „ Ah ! j'en perdis la parole & la vue ,
 „ Mon sang brûla d'une ardeur inconnue.
 „ Du tendre amour j'ignorois le danger ,
 „ Et de plaisir je ne pouvoit manger.
 „ Le lendemain il me rendit visite ,
 „ Elle fut courte , il s'en alla bien vite ;
 „ Quand il partit , mon cœur le rappelloit :
 „ Mon tendre cœur après lui s'envoloit.
 „ Le lendemain , il eut un tête-à-tête
 „ Un peu plus long , mais non pas moins honnête
 „ Le lendemain il en reçut le prix ,
 „ Par deux baisers sur mes lèvres ravis.
 „ Le lendemain il osa davantage ;

- „ Il me promet la foi de mariage.
 „ Le lendemain . . . il fut entreprenant.
 „ Le lendemain , il me fit un enfant.
 „ Que dis-je ! hélas ! faut-il que je raconte
 „ De point en point mon malheur & ma honte ,
 „ Sans que je sçache , ô digne chevalier !
 „ A quel héros j'ose me confier ?

Lors le guerrier , par pure obéissance ,
 Dit , sans vanter ses faits & sa naissance :
 „ Je suis Dunois. ” C'étoit en dire assez.
 „ Dieu , reprit-elle : ô Dieu , qui m'exaucez !
 „ Quoi ? ta bonté fait voler à mon aide
 „ Ce grand Dunois , ce bras à qui tout cède ,
 „ Gentil guerrier , noble fils de l'amour ,
 „ Eh quoi ! c'est vous , vous l'espoir de la France !
 „ Qui me sauvez & l'honneur & le jour !
 „ Votre nom seul auroit ma confiance.
 „ Vous sçauvez donc , brave & gentil Dunois ,
 „ Que mon amant , au bout de quelques mois .
 „ Fut obligé de partir pour la guerre.
 „ Guerre funeste ! & maudite Angleterre !
 „ Il écouta la voix de son devoir :
 „ Mon tendre amour étoit au désespoir.
 „ Un tel état vous est connu sans doute ,
 „ Et vous sçavez , monsieur , ce qu'il en coûte.
 „ Ce fier devoir fait seul tous mes malheurs.
 „ Je l'éprouvois en répandant des pleurs ;
 „ Mon cœur étoit forcé de se contraindre ;
 „ Et je mourois , & sans pouvoir m'en plaindre
 „ Il me donna le présent amoureux
 „ D'un bracelet fait de ses blonds cheveux ,
 „ Et son portrait , qui trompant son absence ,
 „ M'a fait cent fois retrouver sa présence.
 „ Un tendre écrit surtout il me laissa ,

„ Que de sa main le ferme amour trança.
 „ C'étoit, monsieur, une juste promesse,
 „ Un cher garant de sa sainte tendresse.
 „ On y lisoit : *je jure par l'amour,*
Par les plaisirs de mon ame enchantée,
De revenir bientôt en cette cour,
Pour épouser ma chere Dorothee.
 „ Las, il partit ; il porta sa valeur
 „ Dans Orléans : peut-être est-il encore
 „ Dans ces remparts, où l'appella l'honneur.
 „ S'il y sçavoit quels maux & quelle horreur
 „ Sont loin de lui le prix de son ardeur ;
 „ Non, juste ciel ! il vaut mieux qu'il l'ignore.
 „ Il partit donc. Et moi, je m'en allai,
 „ Loin des soupçons d'une ville indiscrete ;
 „ Chercher aux champs une sombre retraite,
 „ Conforme aux soins de mon cœur désolé.
 „ Mes parens morts, libre dans ma tristesse,
 „ Cachée au monde, & fuyant tous les yeux ;
 „ Dans le secret le plus mystérieux,
 „ J'ensevelis mes pleurs & ma grossesse.
 „ Mais par malheur, hélas, je suis la nièce
 „ De l'Archevêque. „ A ces funestes mots
 Elle sentit redoubler ses sanglots.

Puis vers le ciel tournant ses yeux en larmes
 „ J'avois, dit-elle, en secret mis au jour
 „ Le tendre fruit de mon furtif amour.
 „ Avec mon fils consolant mes allarmes,
 „ De mon amant j'attendois le retour.
 „ A l'Archevêque il prit en fantaisie
 „ De venir voir quelle espèce de vie
 „ Menoit sa nièce au fond de ses forêts.
 „ Pour ma campagne il quitta son palais ;

» Il fut touché de mes foibles attraits.
» Cette beauté, présent cher & funeste,
» Ce don fatal, qu'aujourd'hui je déteste,
» Perça son cœur des plus dangereux traits.
» Il s'expliqua. Ciel! que je fus surprise!
» Je lui parlai des devoirs de son rang,
» De son état, des nœuds sacrés du sang.
» Je remontrai l'horreur de l'entreprise:
» Elle outrageoit la nature & l'Eglise.
» Hélas! j'eus beau lui parler de devoir;
» Il s'entêta d'un chimérique espoir.
» Il se flattoit que mon cœur indocile
» D'aucun objet ne s'étoit prévenu:
» Qu'enfin l'amour ne m'étoit point connu;
» Que son triomphe en seroit plus facile.
» Il m'accabloit de ses soins fatiguans,
» De ses devoirs rebutés & pressans.
» Hélas! un jour que toute à ma tristesse,
» Je relisois cette douce promesse,
» Que de mes pleurs je mouillois cet écrit,
» Il se saisit d'une main ennemie,
» De ce papier qui contenoit ma vie.
» Il lut, il vit dans cet écrit fatal
» Tous mes secrets, ma flamme, & son rival.
» Son ame, alors, jalouse & forcenée,
» A ses desirs fut plus abandonnée.
» Toujours alerte, & toujours m'épiant,
» Il sçut bientôt que j'avois un enfant.
» Sans doute un autre en eut perdu courage.
» Mais l'Archevêque en devint plus ardent;
» Et se sentant sur moi cet avantage,
» Ah! me dit-il, n'est-ce donc qu'avec moi
» Que vous avez la fureur d'être sage!

,, Et vos faveurs seront le seul partage
 ,, De l'étourdi qui ravit votre foi ?
 ,, Osez-vous bien me faire résistance ?
 ,, Y pensez-vous ? Vous ne méritez pas
 ,, Le fol amour que j'ai pour vos appas ;
 ,, Cédez sur l'heure , ou craignez ma vengeance
 ,, Je me jettai tremblante à ses genoux ;
 ,, J'attestai Dieu, je répandis des larmes :
 ,, Lui, furieux d'amour & de courroux ,
 ,, Dans cet état me trouve plus de charmes.
 ,, Il me renverse & va me violer.
 ,, Je me débats , sans que je me dégage :
 ,, A mon secours il fallut appeller.
 ,, Tout son amour soudain se tourne en rage.
 ,, D'un oncle, ô ciel ! souffrir un tel outrage !
 ,, De coups affreux il meurtrit mon visage.
 ,, On vient au bruit. L'Archevêque à l'instant ;
 ,, Joint à son crime un crime encor plus grand.
 ,, Chrétiens, dit-il, ma nièce est une impie.
 ,, Je l'abandonne , & je l'excommunie.
 ,, Un hérétique , un damné suborneur ,
 ,, Publiquement a fait son deshonneur :
 ,, L'enfant qu'ils ont est un fruit d'adultère ;
 ,, Que Dieu confonde & le fils & la mère !
 ,, Et puisqu'ils ont ma malediction ,
 ,, Qu'ils soient livrés à l'inquisition !
 ,, Il ne fit point une menace vaine ;
 ,, Et dans Milan le traître arrive à peine ,
 ,, Qu'il fait agir le grand inquisiteur.
 ,, On me saisit prisonniere ; on m'entraîne
 ,, Dans des cachots, où le pain de douleur
 ,, Etoit ma seule & triste nourriture ;
 ,, Lieux souterrains , lieux d'une nuit obscure ,
 ,, Séjour des morts , & tombeau des vivans.

» Après trois jours on me rend la lumière ;
» Mais pour la perdre au milieu des tourmens.
» Vous les voyez ; ces brasiers dévorans ;
» C'est là qu'il faut expirer à vingt ans !
» Voilà mon fils à son heure dernière :
» C'est là , c'est là , sans votre bras vengeur
» Qu'on m'arrachoit la vie avec l'honneur !
» Plus d'un guerrier auroit , selon l'usage ,
» Pris ma défense , & pour moi combattu ;
» Mais l'Archevêque enchaîne leur vertu ;
» Contre l'Eglise ils n'ont point de courage ;
» Ardens au mal , de glace pour le bien ;
» Qu'attendre , hélas ! d'un cœur Italien ?
» Ils tremblent tous à l'aspect d'une étoile.
» Mais un François n'est allarmé de rien ;
» Il braverait le Pape au capitole.

A ces propos , Dunois , piqué d'honneur ,
Plein de pitié pour la belle accusée ;
Plein de courroux pour son persécuteur ,
Brûloit déjà d'exercer sa valeur ,
Et se flattoit d'une victoire aisée.
Bien surpris fut de se voir entouré
De cent archers , dont la cohorte fiere ,
Etoit venu l'investir par derriere.
Un caistre en robe , avec bonnet carré ,
Crioit du ton de vrai *miserere* ;
» On fait sçavoir de par la sainte Eglise ,
» Par monseigneur , pour la gloire de Dieu ,
» A tous chrétiens que le ciel favorise ,
» Que nous venons de condamner au feu
» Cet étranger , ce champion profane ,
» De Dorothee infâme chevalier ,
» Comme infidèle , hérétique , & forcier ;
» Qu'il soit brûlé sur l'heure sur son âne.

Cruel prélat ! busiris en-soutane ;
 C'étoit, perfide , un tour de ton métier.
 Tu redoutois le bras de ce guerrier ;
 Tu t'entendois avec le saint office ,
 Pour opprimer sous le nom de justice ,
 Quiconque eut pu lever ce voile affreux ,
 Dont tu cachois ton crime à tous les yeux ;
 Tout aussitôt l'assassine cohorte ,
 Du saint office abominable escorte ,
 Pour se saisir du superbe Dunois ,
 Deux pas avance , elle en recule trois ,
 Puis marche encor , puis se figie & s'arrête.
 Sacrogorgon , qui trembloit à leur tête ,
 Leur crie : *il faut , il faut vaincre ou périr.*
De ce sorcier sâchons de nous saisir.
 Au milieu d'eux , les diacres de la ville ,
 Les sacristains , arrivent à la file :
 L'un tient un pôt , & l'autre un goupillon.
 Ils font leur ronde , & de leur eau salée
 Bénôitement asperge l'assemblée.
 On exorcise , on maudit le démon :
 Et le prélat , toujours l'ame troublée ,
 Donne partout sa bénédiction.

Le grand Dunois , non sans émotion ,
 Voit qu'on le prend pour l'envoyé du diable.
 Lors saisissant , de son bras redoutable ,
 Sa grande épée , & de l'autre , montrant
 Un chapelier , catholique instrument ,
 De son salut cher & sacré garant ,
Allons , dit-il , venez à moi , mon âne !
 L'âne descend , Dunois monte ; & soudain
 Il va frappant , en moins d'un tour de main ,
 De ces croyans la cohorte profâne.
 Il perce à l'un le hernum & le bras ;

Il atteint l'autre à l'os qu'on nomme atlas :
 Qui voit tomber son nez & sa mâchoire ,
 Qui son oreille , & qui son humerus ;
 Qui , pour jamais , s'en va dans la nuit noire :
 Et qui s'enfuit , disant ses orems.
 L'âne , au milieu du sang & du carnage ;
 Du paladin seconde le courage :
 Il vole , il crie , il mord , il foule aux pieds
 Letourbillon des faquins effrayés.
 Sacrogorgon abaissant la visière ,
 Toujours jurant , s'en alloit en arriere.
 Dunois le joint , l'atteint à l'os pubis ;
 Le fer sanglant lui sort par le coxis :
 Le vilain tombe , & le peuple s'écrie ,
 Béni soit Dieu ! le barbare est sans vie.
 Le scélérat encor se débattoit
 Sur la poussière , & son cœur palpitait ,
 Quand le héros lui dit ; *ame traîtresse !*
L'enfer t'attend , crains le diable , & accuse
Que l'Archevêque est un coquin mitré ,
Un ravisseur , un parjure avéré ;
Que Dorothee est l'innocence même ;
Qu'elle est fidèle au tendre amant qu'elle aime.
Et que tu n'es qu'un sot & qu'un frippon.
 Oui , monsieur , oui , oui , vous avez raison ;
 Je suis un sot , la chose est par trop claire ,
 Et voire épée a prouvé cette affaire.
 Il dit ; son ame alla chez le démon.
 Ainsi mourut le fier Sacrogorgon.
 Dans l'instant même , où ce bravache infâme
 A Belzébuth rendoit sa vilaine ame ,
 Devers la place arrive un écuyer ,
 Portant *salade* avec lance dorée ;

Deux postillons à la jaune livrée
 Alloient devant. C'étoit chose assurée,
 Qu'il arrivoit quelque grand chevalier.
 A cet objet, la belle Dorothée,
 D'étonnement & d'amour transportée,
 Ah ! Dieu puissant ! se mit-elle à crier ;
 Seroit-ce lui ! seroit-il bien possible !
 A mes malheurs le ciel est trop sensible.
 Les Milanais ; peuple très-curieux,
 Vers l'écuyer avoient tourné les yeux.

Eh ! chers lecteurs, n'êtes-vous pas honteux
 De ressembler à ce peuple volage,
 Et d'occuper vos yeux & votre esprit
 Du changement qui dans Milan se fit ?
 Est-ce donc là le but de mon ouvrage ?
 Songez, lecteurs, aux remparts d'Orléans,
 Au Roi de France, aux cruels assiégeans,
 A la Pucelle, à l'illustre amazone,
 La vengeresse & du peuple & du trône ;
 Qui sans jupon, sans pourpoint, sans bonnet,
 Parmi les champs, comme un centaure alloit ;
 Ayant en Dieu sa plus ferme espérance ;
 Comprant sur lui plus que sur sa vaillance ;
 Et s'adressant à monsieur saint Denis,
 Qui cabaloit alors en paradis
 Contre saint George en faveur de la France.
 Surtout, amis, n'oubliez point Agnès :
 Ayez l'esprit tout plein de ses attraits ;
 Tout honnête homme à mon gré doit s'y plaire.
 Est-il quelqu'un si morne & si sévère
 Que pour Agnès il soit sans intérêt ?
 Qui vous plaira, si Sorel vous déplaît ?
 Que Dorothée au feu soit condamnée ;

Que le Seigneur, du haut du firmament,
Sauve les jours de cette infortunée ;
Semblable cas advient très-rarement.
Mais que l'objet où votre cœur s'engage,
Pour qui vos pleurs ne peuvent s'effuyer,
Soit dans les bras d'un robuste Aumônier,
Ou semble épris pour quelque jeune page,
Cette accident peut être plus commun ;
Pour l'amener ne faut miracle aucun.
Je l'avourai ; j'aime toute aventure,
Qui tient de près à l'humaine nature ;
Car je suis homme, & je me fais honneur
D'avoir ma part aux humaines foiblesses,
J'ai dans mon temps possédé des maîtresses ;
Et j'aime encor à retrouver mon cœur.





LA
PUCELLE
D'ORLÉANS.



CHANT DIXIEME.

*Agnès Sorel poursuivie par l'Aumônier de Jean
Chandos. Regret de son amant.*

EH, quoi ! toujours clouer une préface
A tous mes chants ! la morale me lasse :
Un simple fait , conté naïvement ,
Ne contenant que la vérité pure ,
Narré succinct , sans frivole ornement ,
Point trop d'esprit , aucun raffinement ,
Voilà de quoi désarmer la censure.
Va donc , Voltaire , au fait plus rondement ;
C'est mon avis. Tableau d'après nature ,
S'il est bien fait n'a point besoin de bordure.

Le bon Roi Charles , entré dans Orléans ,
Enfloit le cœur de ses fiers combattans ,
Les remplissoit de joie & d'espérance ,
En leur vantant les destins de la France.
Il ne parloit que d'aller aux combats ;

Il étoit une fiere allégresse ;
Mais en secret il soupiroit tout bas ;
De se trouver absent de sa maîtresse.
L'avoir laissée , avoir pu seulement
De son Agnès s'écarter un moment.
C'étoit un trait d'une vertu suprême,
Mais c'est quitter la moitié de soi-même.
A peine aussi fut-il seul enfermé.
A peine aussi son cœur eut-il calmé
Le foible effort du démon de la gloire.
Que le démon qui préside à l'amour
Vint à ses sens s'expliquer à son tour ;
Il plaidoit mieux , il gagna la victoire.
D'un air distrait le bon prince écouta
Le gros Louvet , qui long-temps harangua ;
Puis , à sa chambre en secret il alla ,
Où , d'un cœur triste & d'une main tremblante ,
Il écrivit une lettre touchante ,
Que de ses pleurs tendrement il mouilla.
Pour les sécher , Bonneau n'étoit pas la.
Certain butor , gentilhomme ordinaire ,
Fut dépêché , chargé du doux billet.
Une heure après , ô douleur trop amère !
Notre butor raporte le poulet ,
Le Roi faisi d'une allarme morrelle ,
Lui dit ; *bélas ! pourquoi donc reviens tu ?*
Quoi , mon billet , . . . Sire , tout est perdu !
Les Anglois . . . Sire , ah ! tout est confondu !
Sire , ils ont pris . . . Agnès & la Pucelle.

A ce propos dit sans ménagement ,
Le Roi tomba , perdit tout sentiment ;
Et de ses sens il ne reprit l'usage ,
Que pour sentir l'effet de son tourment.

Contre un tel coup quiconque a du courage ,
 N'est pas sans doute un véritable amant.
 Le Roi l'étoit. Un tel événement
 Le transportoit de douleur & de rage.
 Ses courtisans perdirent tous leurs soins
 A l'arracher à sa douleur mortelle.
 Charles fut prêt d'en perdre la cervelle.
 Son pere , hélas ! devint fou pour bien moins.
Ab ! cria-t-il , que l'on m'enleve Jeanne ,
Mes chevaliers , tous mes gens à soutane ,
Mon directeur , & le peu de pays ,
Que m'out laissé mes destins ennemis ;
Cruels anglois ! prevez-moi plus encore ;
Mais rendez-moi ce que mon cœur adore.
Amour , agnès , monarque désastreux !
Que fais-je ici m'arrachant les cheveux !
Je t'ai perdue , il faudra que j'en meure !
Je t'ai perdue ! Et pendant que je pleure ,
Peut-être , hélas ! quelque insolant anglois ,
A ses desirs asservit ces attraits ,
Faits seulement pour des baisers François.
Une autre bouche à tes lèvres charmantes
Pourroit ravir ces faveurs succulentes !
Une autre main , perlustrer tes beautés !
Un autre. . . ô ciel ! que de calamités !
Et qui sçait même , en ce moment horrible ,
A leurs transports si tu n'est point sensible ?
Qui sçait , hélas ! si ton temperament
Ne trahit pas ton malheureux amant ?

Le triste Roi , de cette incertitude
 Ne pouvant plus souffrir l'inquiétude ,
 Va sur ce cas consulter les Docteurs ,
 Nécromaciens , devins , sorboniqueurs ,
 Juifs , jacobins , quiconque sçavoit lire.

Messieurs, dit-il, il convient de me dire
 Si mon Agnès est fidèle à sa foi,
 Si pour moi seul sa belle ame soupire :
 Gardez-vous bien de tromper votre Roi ;
 Dites moi tout : de tout il faut m'instruire.
 Eux bien payés consulterent soudain
 En Grec, Hébreu, Syriaque, Latin.
 L'un du Roi Charles examine la main :
 L'autre en quarré dessine une figure ;
 Une autre observe & Vénus & Mercure ;
 Un autre va son pleaumetier parcourant,
 Disant amen, & tout bas marmotant :
 Cet autre-ci regarde au fond d'un verre ;
 Et celui-là fait des cercles à terre ;
 Il n'est aucun qui doute de son art ;
 Aucun ne croit qu'un diable y prenne part.
 Aux yeux du prince il travaillent, ils suent ;
 Puis, louant Dieu, tout ensemble il concluent
 Que ce grand Roi peut dormir en repos ;
 Qu'il est le seul, parmi tous les héros,
 A qui le ciel, par sa grace infinie,
 Daigne octroyer une fidèle amie ;
 Qu'Agnès est sage, & fuit tous les amans ;
 Il se trompoient, hélas ! les bonnes gens ;
 Agnès aimoit ; Agnès étoit faillies :
 Puis fiez-vous à messieurs les sçavans.
 Cet aumônier terrible, inexorable ;
 Avoit saisi le moment favorable.
 Malgré les cris, malgré les pleurs d'Agnès,
 Il triomphoit de ses jeunes attraits ;
 Et l'accablant de sa mâle éloquence,
 Il ravissoit des plaisirs imparfaits ;
 Volupté triste, & fausse jouissance,
 Vuide d'apas, brutale violence,

Honteux plaisir , qu'amour ne connoît pas.
 Car qui voudroit tenir entre ses bras
 Une beauté qui détourne la bouche,
 Qui de ses pleurs inonde votre couche ?
 Un honnête homme a bien d'autres desirs ;
 A ses baisers il veut que l'on riposte
 Et qu'on l'invite à courir chaque poste.
 Il n'est heureux qu'en donnant des plaisirs.
 Un aumônier n'est pas si difficile ;
 Il va piquant sa monture indocile ,
 Sans s'informer , si le jeune tendron
 Sous son empire a du plaisir , ou non.

Le page aimable , amoureux , & timide ,
 Qui dans le bourg étoit allé courir ,
 Pour dignement honorer & servir ,
 La déite , qui de son sort décide ,
 Revient enfin. Las , il revint trop tard.
 Il rentre , il voit le damné de frappe ,
 Qui , tout en feu , dans sa brutale joie ,
 Se démenoit , étendu sur sa proie.

Le beau Monrose , à cet objet fatal ,
 Le fer en main , vole sur l'animal.
 Du chapelain l'impudique furie
 Cède au besoin de défendre sa vie.
 Du lit il saute , il empoigné un bâton ,
 Il s'en escrime , il accole le page.
 Chacun des deux est brave champion ;
 Monrose est plein d'amour & de courage ,
 Et l'aumônier , de luxure & de rage.

Les gens heureux qui goûtent dans les champs
 La douce paix , fruit des jours innocens ,
 Ont vu souvent , près de quelque bocage ,
 Un loup cruel affamé de carnage ,

Qui de ses dents déchire la toison ,
Et boit le sang d'un malheureux mouton.
Si quelque chien , à l'oreille écourtée ,
A l'œil ardent , à la gueule endentée ,
Vient comme un trait , tout prêt à guerroyer ,
Incontinent l'animal carnacier
Laisse tomber de sa gueule écumante
Sur le gazon la victime innocente.
Il court au chien , qui sur lui s'élançant ,
A l'ennemi livre un combat sanglant.
Le loup mordu , tout bouillant de colere ,
Croit étrangler son superbe adversaire ;
Et le mouton , palpitant auprès d'eux ,
Fait pour le chien de très-sinceres vœux.
C'étoit ainsi que l'aumônier nerveux ,
D'un cœur farouche & d'un bras formidable ,
Se débattoit contre le page aimable ,
Tandis qu'Agnès , demi-morte de peur ,
Restoit au lit , digne prix du vainqueur.

L'hôte & l'hôtesse , & toute la famille ,
Et les valets , & la petite fille ,
Montent au bruit. On se jette entre deux ;
On fait sortir l'aumônier scandaleux ;
Et contre lui chacun est pour le page ;
Jeunesse & grace ont partout l'avantage.
Le beau Monrose eut donc la liberté
De rester seul auprès de sa beauté :
Et son rival , hardi dans sa détresse ,
Sans s'étonner alla chanter sa messe.

Agnès honteuse , Agnès au désespoir
Qu'un sacristain à ce point l'eut pollue ,
Et plus encor , qu'un beau page l'eut vue
Dans le combat indignement vaincue ,

Versoit des pleurs , & n'osoit plus le voir.
 Elle eut voulu que la mort la plus prompte
 Fermât ses yeux & terminât sa honte.
 Elle disoit , dans ce grand désarroi ,
 Pour tout discours ; *ah ! monsieur , tuez-moi.*
 „ Qui , vous mourir , lui répondit Monrose.
 „ Je vous perdrait , un prêtre en seroit cause !
 „ Ah ! croyez-moi , si vous aviez péché ,
 „ Il faudroit vivre & prendre patience.
 „ Est-ce à nous deux de faire pénitence ?
 „ D'un vain remords votre cœur est touché :
 „ Divine Agnès , quelle erreur est la vôtre ,
 „ De vous punir pour le péché d'un autre ?
 Si son discours n'étoit pas éloquent ,
 Ses yeux l'étoient : un feu tendre & touchant
 Infinoit à la belle attendrie
 Quelque desir de conserver sa vie.

Fallut dîner. Car , malgré nos chagrins ,
 Chétifs mortels ! j'en ai l'expérience ,
 Les malheureux ne font point abstinence :
 En enrageant on fait encor bonbance ,
 Voilà pourquoi tous ces auteurs divins ,
 Ce bon Virgile , & ce bavard d'Homere ,
 Que tout sçavant , même en bâillant révere ,
 Ne manquent point , au milieu des combats ,
 L'occasion de parler d'un repas.

La belle Agnès dina donc tête-à-tête ;
 Près de son lit , avec le page honnête.
 Tous deux , d'abord également honteux ,
 Sur leur assiette arrêtoient leurs beaux yeux ,
 Puis , enhardis tous deux se regarderent.
 Puis firent mieux , & puis se caresserent.

Vous sçavez bien que dans la fleurs des ans,
Quand la fanté brille dans tous les sens,
Qu'un bon diné fait couler dans nos veines
Des passions les sémences soudaines,
Tout votre cœur cède au besoin d'aimer :
Vous vous sentez doucement enflammer
D'une chaleur bénigne & pétillante :
La chaire est foible, & le diable vous tente.

Le beau Monrose, en ces temps dangereux,
Ne pouvant plus commander à ses feux,
Se jette aux pieds de la belle éplorée.
» O cher objet ! ô maîtresse adorée !
» C'est à moi seul désormais de mourir.
» Ayez pitié d'un cœur soumis & tendre.
» Quoi, mon amour ne sçauroit obtenir
» Ce qu'un barbare a bien osé vous prendre ?
» Ah, si le crime a pu le rendre heureux,
» Que devez-vous à l'amour vertueux ?
» C'est lui qui parle ; & vous devez l'entendre.
Cet argument paroïssoit assez bon.
Agnès sentit le poids de la raison :
Une heure pourtant elle osa se défendre.
Une heure est trop reculer son bonheur,
Pour accorder le plaisir & l'honneur :
Mais qui ne sçait qu'un peu de résistance
Vaut cent fois mieux que trop de complaisance.

Monrose enfin, Monrose fortuné
Eut tous les droits d'un amant couronné.
Du vrai bonheur il eut la jouissance.
Du prince Anglois la gloire & la puissance
Ne s'étenoit que sur des Rois vaincus ;
Le fier Henri n'avoit pris que la France ;
Le lot du page étoit bien au-dessus.

Mais que la joie est trompeuse & legere ;
Que le bonheur est chose passagere !
Le charmant page à peine avoit goûté
De ce torrent de pure volupté ,
Que des Anglois arrive une cohorte ,
On entre , on monte , on enfonce la porte.
Couplé enivré des caresses d'amour !
C'est l'aumônier qui vous joua ce tour.
On prend Agnès , on prend son ami tendre ;
Devers Chandos on s'en va les mener.
Certes , au diable il me faudroit donner
Pour vous décrire & pour vous bien apprendre
L'effroi , le trouble , & la confusion ,
Le désespoir , la désolation ,
L'amas d'horreurs , l'état épouvantable ,
Qui le beau page & son Agnès accable.
Ils rougissoient de s'être faits heureux ;
A Jean Chandos que diront-ils tous deux ?





LA
PUCELLE
D'ORLÉANS.



CHANT ONZIEME.

Ce qui advint à la belle Agnès dans un couvent.

DANS le chemin advint que de fortune
Le corps Anglois rencontra sur la brune
Vingt chevaliers, qui pour Charles tenoient,
Et qui de nuit en ces quartiers rodoient,
Pour découvrir si l'on avoit nouvelle
Touchant Agnès & touchant la Pucelle.
Quand deux matins, deux coqs, & deux amans;
Nez contre nez se rencontrent aux champs :
Lorsqu'un supôt de la grace efficace
Trouve un colon de l'école d'Ignace ;
Quand un enfant de Luther ou Calvin
Voit par hazard un prêtre ultramontain,
Sans perdre temps un grand combat commence,
A coups de gueule, ou de plume, ou de lance,
Semblablement les gendarmes de France ;

Tome I.

O

Tout du plus loïn qu'ils virent les Bretons ,
 Fondent dessus , legers comme faucons.
 Les gens Anglois sont gens qui se défendent ;
 Mille beaux coups se donnent & se rendent.
 Le fier coursier , qui notre Agnès portoit ,
 Etoit actif , jeune , fringant comme elle ;
 Il se cabroit , il ruoit , il tournoit ;
 Après alloit , sautillant sous la selle.
 Bientôt , au bruit des cruels combattans ,
 Il s'effarouche , il prend le mord aux dents.
 Agnès envain veut , d'une main timide ,
 Le gouverner dans sa course rapide ;
 Elle est trop foible ; il lui fallut enfin
 A son cheval remettre son destin.
 Le beau Monrose , au fort de la mêlée ;
 Ne peut sçavoir où sa nymphe est allée :
 Le coursier vole aussi prompt que le vent ;
 Et sans relâche ayant couru six mille ,
 Il s'arrêta dans un vallon tranquille ,
 Tout vis-à-vis la porte d'un couvent.

Un bois étoit près de ce monastere ;
 Auprès du bois , une onde vive & claire
 Fuit & revient ; & par de longs détours ;
 Parmi des fleurs , elle poursuit son cours.
 Plus loïn , s'éleve une colline verte ,
 A chaque automne enrichie & couverte
 Des doux présens dont Noé nous dota ,
 Lorsqu'à la fin son grand coffre il quitta
 Pour reparer du genre humain la perte ,
 Et que lassé du spectacle de l'eau
 Il fit du vin par un art tout nouveau.
 Flore & Pomone , & la féconde haleïne
 Des doux zéphirs parfument ces beaux champs ;

Sans se lasser l'œil charmé s'y promene.
 Le paradis de nos premiers parens
 N'avoit point eu de vallon plus rians,
 Plus fortunée, & jamais la nature
 Ne fut plus belle, & plus riche, & plus pure;
 L'air qu'on respire en ces lieux écartés,
 Porte la paix dans les cœurs agités,
 Et des chagrins calmant l'inquiétude,
 Fait aux humains aimer la solitude.
 Au bord de l'onde Agnès se reposa,
 Sur le couvent ses beaux yeux arrêta;
 Et de ses sens le trouble se calma.

C'étoit, lecteur, un couvent de nonnettes;
 Ah! dit Agnès, agréables retraites!
 Lieux où le ciel a versé ses bienfaits;
 Séjour heureux d'innocence & de paix!
 Hélas! du ciel la faveur infinie
 Peut-être ici me conduit tout exprès,
 Pour y pleurer les erreurs de ma vie.
 De chastes sœurs, épouses de leur Dieu,
 De leurs vertus embaument ce beau lieu:
 Et moi, fameuse entre les péchereuses
 J'ai consumé mes jours dans les foiblesses.

Agnès ainsi parlant à haute voix
 Sur le portail aperçut une croix:
 Elle adora, d'humilité profonde,
 Ce signe heureux du salut de ce monde;
 Et se sentant quelque componction,
 Elle comptoit s'en aller à confesse;
 Car de l'amour à la dévotion
 Il n'est qu'un pas; l'un & l'autre est foiblesse.

Or, du montier la vénérable abbesse

Depuis deux jours étoit allée à Blois ,
 Pour du couvent y soutenir les droits.
 Ma sœur Besogne avoit en son absence
 Du saint troupeau la bénigne intendance :
 Elle accourut au plus vite au parloir ,
 Puis fit ouvrir pour Agnès recevoir.
*Entrez , dit-elle , aimable voyageuse !
 Quel bon patron , quelle fête joyeuse
 Peut amener aux pieds de nos autels
 Cette beauté , dangereuse aux mortels ?
 Seriez-vous point quelque ange ou quelque sainte
 Qui des beaux cieux abandonne l'enceinte ,
 Pour ici bas nous faire la faveur
 De consoler les filles du Seigneur ?*

Agnès répond ; *c'est pour moi trop d'honneur ;
 Je suis , ma sœur , une pauvre mondaine ;
 De grands péchés mes beaux jours sont ourdis ;
 Et si jamais je vais en paradis ,
 Je n'y serai qu'auprès de Madelaigne.
 De mon destin le caprice fatal ,
 Dieu , mon bon ange , & surtout mon cheval ,
 Ne sçai comment en ces lieux m'ont portée.
 De grands remords mon ame est agitée.
 Mon cœur n'est point dans le crime endurci ;
 J'aime le bien ; j'en ai perdu la trace ;
 Je la retrouve , & je sens que la grace ,
 Pour mon salut veut que je couche ici.*

Ma sœur Besogne ; avec douceur prudente ,
 Encouragea la belle pénitente ;
 Et de la grace exaltant les attraits ,
 Dans sa cellule elle conduit Agnès :
 Cellule propre & bien illuminée ,
 Pleine de fleurs , & galamment ornée ,

Lit ample & doux. On diroit que l'amour
A de ses mains arrangé ce séjour.

Agnès, tout bas louant la providence,
Dit ; qu'il est doux de faire pénitence !
Après soupé, car je n'omettrai point
Dans mes récits ce noble & digne point,
Besogne dit à la belle étrangere,
Il est nuit close, & vous savez, ma chere ;
Que c'est le temps où les esprits malins
Rodent partout, & vont tenter les saints.
Il nous faut faire une œuvre profitable ;
Couchons ensemble, afin que si le diable
Veut contre nous faire ici quelque effort,
Nous trouvant deux le diable soit moins fort.

La dame errante accepta la partie.
Elle se couche, & croit faire œuvre pie,
Croit qu'elle est sainte, & que le ciel l'absout ;
Mais son destin la poursuivoit partout.

Puis-je au lecteur raconter sans vergogne
Ce que c'étoit que cette sœur Besogne ?
Il faut le dire, il faut le publier ;
Ma sœur Besogne étoit un bachelier,
Qui d'un Hercule eut la force en partage,
Et d'Adonis le gracieux visage,
N'ayant encor que vingt ans & demi,
Blanc comme lait, & frais comme rosée.

La dame abbesse, en personne avisée,
En avoit fait depuis peu son ami.
Son bachelier vivoit dans l'abbaye
En cultivant son ouaille jolie ;
Ainsi qu'Achille, en fille déguisé,

Chez Licomede étoit favorisé
Des doux baisers de sa Déidamie.

La pénitente étoit à peine au lit
Avec la sœur , soudain elle sentit
Dans la nonain métamorphose étrange ;
Assurement elle gaignoit au change.
Crier , se plaindre , éveiller le couvent ,
N'auroit été qu'un scandale imprudent.
Souffrir en paix , soupirer , & se taire ,
Se résigner , est tout ce qu'on put faire.
Puis , rarement en telle occasion
On a le temps de la réflexion.

Quand sœur Besogne , à sa fureur claustrale ,
(Car on se lasse) eut mis quelque intervalle ,
La belle Agnès , non sans contrition ,
Fit en secret cette réflexion ;
C'est donc en vain que j'eus toujours en tête
Le beau projet d'être une femme honnête !
C'est donc en vain que l'on fait ce qu'on peut !
N'est pas toujours femme de bien qui veut.





LA
PUCELLE
D'ORLÉANS.

CHANT DOUZIEME.

Les Anglois violent les Religieuses. Combat sanglant entre Jeanne & quelques Anglois.

JE vous dirai sans harangue inutile ,
Que le matin nos deux charmans réclus ,
Lassés tous deux des plaisirs défendus ,
S'abandonnoient , l'un vers l'autre étrendus ,
Au doux repos d'une ivresse tranquile.
Un bruit affreux dérange leur sommeil :
De tous côtés , le flambeau de la guerre ,
L'horrible mort , éclairent leur réveil.
Près du couvent le sang couvroit la terre.
Sept escadrons de maladrins Anglois
Avoient battu sept escadrons François :
Ceux-ci s'en vont à travers de la pleine ,
Le fer en main : ceux-là volent après ,
Frappant , tuant , criant tout hors d'haleine ,
Mourez sur l'heure , ou rendez-nous Agnès.
Mais aucun d'eux n'en sçavoit des nouvelles.

Le vieux Collin , pasteur de ces cantons ,
 Leur dit : *Messieurs , en gardant mes moutons ,*
Je vis hier le miracle des belles ,
Qui vers le soir entroit en ce moutier.
 Lors les Anglois se mirent à crier ;
Ab ! c'est Agnès ! n'en doutons point , c'est elle
Entrens amis. La cohorte cruelle
 Saute à l'instant dessus les murs bénis.
 Voilà les loups au milieu des brébis !
 Dans le dortoire , de cellule en cellule ,
 A la chapelle , à la cave , en tout lieu ,
 Ces ennemis des servantes de Dieu
 Attaquent tout sans honte & sans scrupule.
 Ah ! sœur Agnès ! sœur Marton ! sœur Ursule !
 Où courez-vous , levant les mains aux cieux ,
 Le trouble au sein , la mort dans vos beaux yeux
 Ou fuyez-vous , colombes gémissantes ?
 Vous embrassez de vos mains impuissantes
 Le saint autel , azile redouté ,
 Sacré garant de votre chasteté.
 C'est vainement dans ce péril funeste
 Que vous criez à votre époux céleste ;
 A ses yeux même , à ces mêmes autels ,
 Tendre troupeau , vos ravisseurs cruels
 Vont profâner la foi pure & sacrée ,
 Qu'au doux Jesus votre bouche a jurée.
 Je sçai qu'il est des lecteurs bien mondains ;
 Gens sans pudeur , ennemis des nonains ,
 Mauvais plaisans , de qui l'esprit frivole
 Ose insulter aux filles qu'on viole.
 Laissons les dire. Hélas ! mes cheres sœurs ,
 Qu'il est affreux pour de si jeunes cœurs ,
 Pour des beautés si simples , si timides ,
 De se débattre en des bras homicides ,
 De recevoir les baisers dégoutans

De ces felons de carnage fumans ;
 Qui d'un effort détestable & farouche ,
 Les yeux en feu , le blasphème à la bouche ;
 Mélangent l'horreur avec la volupté ,
 Et font l'amour avec férocité ;
 De qui l'haleine horrible , empoisonnée ,
 La barbe dure , & la main forcenée ,
 Le corps hideux , le bras noir & sanglant
 Semblent donner la mort en caressant ;
 Et qu'on prendroit dans leurs fureurs étranges
 Pour des démons qui violent des anges !
 Déjà le crime , aux regards effrontés ,
 Contemple à nû ces dévotes beautés.
 Sœur Rebondi , si discrète & si sage ,
 Au fier Shipunk est tombée en partage :
 Le dur Barklai , l'incrédule Warron
 Sont tous les deux après sœur Amidon :
 On pleure , on crie , on presse , on jure , on cogne ;
 Dans le tumulte on voyoit sœur Belognie
 Se débattant entre Bard & Curton ,
 Qui la pressoient sans entendre raison.
 Aimable Agnès ! dans la troupe affligée
 Vous n'étiez pas pour être négligée :
 Et votre sort , objet charmant & doux !
 Est à jamais de pécher malgré vous.
 Le chef sanglant de la gent sacrilège ,
 Hardi vainqueur , vous presse & vous assiège ;
 Et les soldats , soumis dans leur fureur ,
 Avec respect lui cèdent cet honneur.
 Le juste ciel , en ces décrets sévères ,
 Met quelquefois un terme à nos misères ;
 Car dans le temps que messieurs d'Albion
 Avoient placé l'abomination
 Tout au milieu de la sainte Sion ,

Du haut des cieux , le patron de la France ,
Le bon Denis , propice à l'innocence ,
Crut échapper aux soupçons inquiets
Du fier saint George , ennemi des François.

Du paradis il vint en diligence :
Mais , pour descendre au terrestre séjour ;
Plus ne montra sur un rayon du jour :
Sa marche alors auroit paru trop claire.
Il s'en alla vers le Dieu du mystere ;
Dieu sage & fin , grand ennemi du bruit ;
Qui partout vole & ne va que de nuit :
Il favorise , & certes , c'est domage !
Force frippons , mais il conduit le sage :
Il est sans cesse à l'Eglise , à la Cour ;
Au temps jadis il a guidé l'amour.

Il mit d'abord au milieu d'un nuage
Le bon Denis , puis il fit le voyage
Par un chemin solitaire , écarté ,
Parlant tout bas , & marchant de côté ,
Des bons François le protecteur fidèle ,
Non loin de Blois rencontra la Pucelle ,
Qui sur le dos de son gros muletier ,
Gagnoit chemin par un petit sentier ,
En pryant Dieu qu'une heureuse aventure
Lui fit enfin retrouver son armure.

Tout du plus loin que saint Denis la vit ;
D'un ton bénin le bon patron lui dit :
*O ma pucelle ! ô vierge destinée
A protéger les filles & les Rois !
Viens secourir la pudeur aux abois ;
Viens réprimer la rage forcené ;
Viens , que ce bras vengeur des fleurs de lis
Soit le sauveur de mes tendrons bénis !
Vois ce couvent , le temps presse , on viole ;
Viens , ma pucelle , il dit , & Jeanne y volea.*

Le cher patron lui servant d'écuyer ,
 A coups de crosse hâtoit le mulier.
 Vous voici, Jeanne, au milieu des infâmes ,
 Qui polluoient ces vénérables dames.
 Jeanne étoit nue ; un Anglois impudent
 Vers cet objet tourne soudain la tête ;
 Il la convoite ; il pense fermement
 Qu'elle venoit pour être de la fête.
 Vers elle il court , & sur sa nudité
 Il va cherchant la sale volupté.
 On lui répond d'un coup de cimeterre ;
 Droit sur le nez. L'infâme roule à terre ;
 Jurant ce mot des François révééré,
 Mot énergique , au plaisir consacré ,
 Mot que souvent le profâne vulgaire
 Indignement prononce en sa colere.
 Jeanne, à ses pieds foulant son corps sanglant ;
 Cryoit tout haut à ce peuple méchant ;
Cessez , cruels ! cessez troupe profane !
O violeurs ! craignez Dieu, craignez Jeanne.
 Ces mécréans, au grand œuvre attachés ,
 N'écoutoient rien , sur leurs nonains nichés.
 Tels des ânonz broutent les fleurs naissantes
 Malgré les cris du maître & des servantes.
 Jeanne , qui voit leurs insolens travaux ,
 De grande horreur faintement transportée ,
 Invoquant Dieu, de Denis assistée ,
 Le fer en main, vole de dos en dos ,
 De nuque en nuque , & d'échine en échine ;
 Frappant , perçant de sa lame divine ;
 Pourfendant l'un alors qu'il commençoit ;
 Dépêchant l'autre alors qu'il finissoit ;
 Et moissonnant la cohorte félonne ,
 Si que chacun fut percé sur sa none ,
 Et perdant l'ame au fort de son desir

Alloit au diable en mourant de plaisir.

Le fier Warton, dont la lubrique rage
Avoit en bref consommé son ouvrage,
Le fier Warton fut le seul écuyer,
Qui de sa none osa se délier,
Et droit en pied, reprenant son armure;
Attendit Jeanne, & changea de posture.

O vous grand saint, protecteur de l'état!
Bon saint Denis, témoin de ce combat,
Daignez redire à ma muse fidelle
Ce qu'à vos yeux fit alors la Pucelle.

Jeanne d'abord frémit, s'émerveilla:
*Mon cher Denis, mon saint, que vois-je là ?
Mon corcelet, mon armure céleste !
Ce beau présent que tu m'avois donné
Brille à mes yeux au dos de ce damné !
Il a mon casque, il a ma soubreveste.*
Il étoit vrai, la Jeanne avoit raison.
La belle Agnès entrocquant de jupon,
De cette armure en secret habillée,
Par Jean Chandos fut bientôt dépouillée.
Isac Warton, écuyer de Chandos,
Prit cette armure, & s'en couvrit le dos;
Et Dieu permit, qu'en ce jour la Pucelle
Contre Warton combatit pour icelle.

Le fier Anglois, de fer enharnaché,
Eur à son tour l'ame bien stupéfaite,
Quand il se vit si vivement chargé
Par une jeune & fringante brunette.
La voyant nue, il eut un grand remords;
Sa main trembla de blesser ce beau corps;
Il laissa choir soudain son cimenterre;
Et de la belle admirant les trésors,
Il recula quatre pas en arriere.

FIN DU TOME PREMIER.



